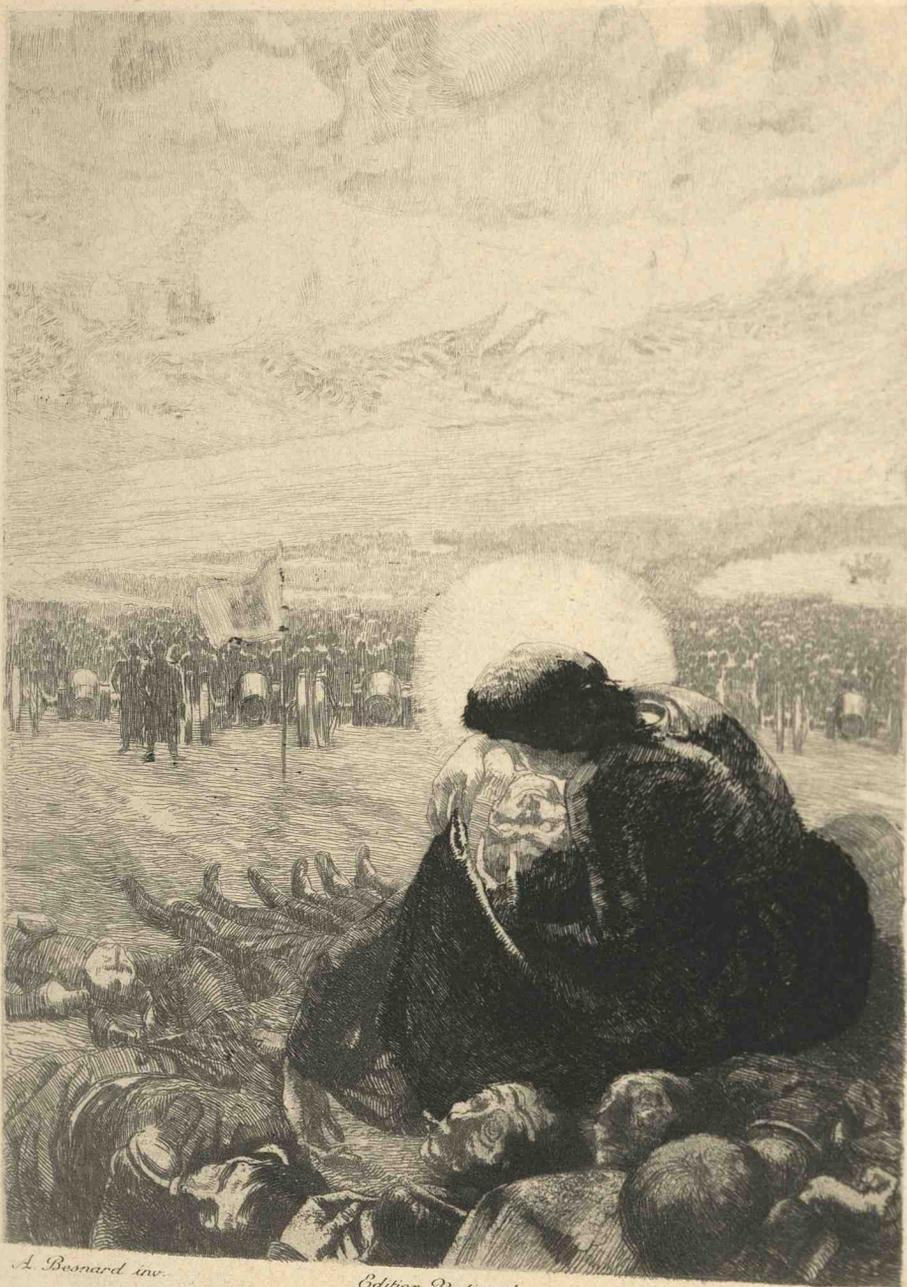


JUSTIFICATION DU TIRAGE

Il a été fait, pour les amateurs, un tirage spécial sur papiers de luxe, de mille exemplaires numérotés à la presse, avec une double suite des gravures hors texte.

50 exemplaires sur papier du Japon, avec eaux-fortes pures			1 à 50	
200	—	—	du Japon	51 à 250
50	—	—	de Chine	251 à 300
100	—	—	Vélin à la forme	301 à 400
600	—	—	Vergé	401 à 1000



A. Besnard inv.

Edition Nationale.

A. Besnard sc.

NOS MORTS



L'état de siège fait partie de l'Année Terrible, et il règne encore. C'est ce qui fait qu'on rencontrera dans ce volume quelques lignes de points *. Cela marquera pour l'avenir la date de la publication.

Par le même motif, plusieurs des pièces qui composent ce livre, appartenant notamment aux sections *avril*, *mai*, *juin* et *juillet*, ont dû être ajournées. Elles paraîtront plus tard.

Le moment où nous sommes passera. Nous avons la république, nous aurons la liberté.

Paris, avril 1872.

* Les vers ajournés ont été rétablis dans l'Édition définitive.



A. Mongin inv.

M. hél.

LES 7,500,000 OUI

(PUBLIÉ EN MAI 1870)

Quant à flatter la foule, ô mon esprit, non pas!

Ah! le peuple est en haut, mais la foule est en bas.

La foule, c'est l'ébauche à côté du décombre;

C'est le chiffre, ce grain de poussière du nombre;

C'est le vague profil des ombres dans la nuit;

La foule passe, crie, appelle, pleure, fuit;

Versons sur ses douleurs la pitié fraternelle.

Mais quand elle se lève, ayant la force en elle,

On doit à la grandeur de la foule, au péril,

Mais qu'un vent souffle, on voit descendre tout à coup
Du haut de l'honneur vierge au plus bas de l'égout
La foule, cette grande et fatale orpheline;
Et cette Jeanne d'Arc se change en Messaline.
Ah! quand Gracchus se dresse aux rostres foudroyants,
Quand Cynégire mord les navires fuyants,
Quand avec les Trois-cents, hommes faits ou pupilles,
Léonidas s'en va tomber aux Thermopyles,
Quand Botzaris surgit, quand Schwitz confédéré
Brise l'Autriche avec son dur bâton ferré,
Quand l'altier Winckelried, ouvrant ses bras épiques,
Meurt dans l'embrassement formidable des piques,
Quand Washington combat, quand Bolivar paraît,
Quand Pélage rugit au fond de sa forêt,
Quand Manin, réveillant les tombes, galvanise
Ce vieux dormeur d'airain, le lion de Venise,
Quand le grand paysan chasse à coups de sabot
Lautrec de Lombardie et de France Talbot,
Quand Garibaldi, rude au vil prêtre hypocrite,
Montre un héros d'Homère aux monts de Théocrite,
Et fait subitement flamboyer à côté
De l'Etna ton cratère, ô sainte Liberté!
Quand la Convention impassible tient tête
A trente rois, mêlés dans la même tempête,
Quand, liguée et terrible et rapportant la nuit,
Toute l'Europe accourt, gronde et s'évanouit,
Comme aux pieds de la digue une vague écumeuse,
Devant les grenadiers pensifs de Sambre-et-Meuse,
C'est le peuple; salut, ô peuple souverain!

Mais quand le lazzarone ou le transteverin
De quelque Sixte-Quint baise à genoux la crosse,
Quand la cohue inepte, insensée et féroce,
Étouffe sous ses flots, d'un vent sauvage émus,
L'honneur dans Coligny, la raison dans Ramus,
Quand un poing monstrueux, de l'ombre où l'horreur flotte,
Sort, tenant aux cheveux la tête de Charlotte
Pâle du coup de hache et rouge du soufflet,
C'est la foule; et ceci me heurte et me déplaît;
C'est l'élément aveugle et confus; c'est le nombre;
C'est la sombre faiblesse et c'est la force sombre.
Et que de cette tourbe il nous vienne demain
L'ordre de recevoir un maître de sa main,
De souffler sur notre âme et d'entrer dans la honte,
Est-ce que vous croyez que nous en tiendrons compte?
Certes, nous vénérons Sparte, Athènes, Paris,
Et tous les grands forums d'où partent les grands cris;
Mais nous plaçons plus haut la conscience auguste.
Un monde, s'il a tort, ne pèse pas un juste;
Tout un océan fou bat en vain un grand cœur.
O multitude, obscure et facile au vainqueur,
Dans l'instinct bestial trop souvent tu te vautres,
Et nous te résistons! Nous ne voulons, nous autres,
Ayant Danton pour père et Hampden pour aïeul,
Pas plus du tyran Tous que du despote Un Seul.
Voici le peuple : il meurt, combattant magnifique,
Pour le progrès; voici la foule : elle en trafique;
Elle mange son droit d'aïnesse en ce plat vil
Que Rome essuie et lave avec Ainsi-soit-il!

Que je fusse forcé de me faire chaînon
Parce qu'il plaît à tous de se changer en chaîne!
Que le pli du roseau devînt la loi du chêne!

Ah! le premier venu, bourgeois ou paysan,
L'un égoïste et l'autre aveugle, parlons-en!
Les révolutions, durables, quoi qu'il fasse,
Ont pour cet inconnu qui jette à leur surface
Tantôt de l'infamie et tantôt de l'honneur,
Le dédain qu'a le mur pour le badigeonneur.
Voyez-le, ce passant de Carthage ou d'Athènes
Ou de Rome, pareil à l'eau qui des fontaines
Tombe aux pavés, s'en va dans le ruisseau fatal,
Et devient boue après avoir été cristal.
Cet homme étonne, après tant de jours beaux et rudes,
Par son indifférence au fond des turpitudes,
Ceux mêmes qu'ont d'abord éblouis ses vertus;
Il est Falstaff après avoir été Brutus;
Il entre dans l'orgie en sortant de la gloire;
Allez lui demander s'il sait sa propre histoire,
Ce qu'était Washington ou ce qu'a fait Barra,
Son cœur mort ne bat plus aux noms qu'il adora.
Naguère il restaurait les vieux cultes, les bustes
De ses héros tombés, de ses aïeux robustes,
Phocion expiré, Lycurgue enseveli,
Riego mort, et voyez maintenant quel oubli!
Il fut pur, et s'en lave; il fut saint, et l'ignore;
Il ne s'aperçoit pas même qu'il déshonore
Par l'œuvre d'aujourd'hui son ouvrage d'hier;

Il devient lâche et vil, lui qu'on a vu si fier;
Et, sans que rien en lui se révolte et proteste,
Barbouille une taverne immonde avec le reste
De la chaux dont il vient de blanchir un tombeau.
Son piédestal souillé se change en escabeau;
L'honneur lui semble lourd, rouillé, gothique; il raille
Cette armure sévère, et dit : Vieille ferraille!
Jadis des fiers combats il a joué le jeu;
Duperie. Il fut grand, et s'en méprise un peu.
Il est sa propre insulte et sa propre ironie.
Il est si bien esclave à présent, qu'il renie,
Indigné, son passé, perdu dans la vapeur;
Et quant à sa bravoure ancienne, il en a peur.

Mais quoi, reproche-t-on à la mer qui s'écroule
L'onde, et ses millions de têtes à la foule?
Que sert de chicaner ses erreurs, son chemin,
Ses retours en arrière, à ce nuage humain,
A ce grand tourbillon des vivants, incapable,
Hélas! d'être innocent comme d'être coupable?
A quoi bon? Quoique vague, obscur, sans point d'appui,
Il est utile; et, tout en flottant devant lui,
Il a pour fonction, à Paris comme à Londres,
De faire le progrès, et d'autres d'en répondre;
La république anglaise expire, se dissout,
Tombe, et laisse Milton derrière elle debout;
La foule a disparu, mais le penseur demeure;
C'est assez pour que tout germe et que rien ne meure.
Dans les chutes du droit rien n'est désespéré.

Qu'importe le méchant heureux, fier, vénéré?
 Tu fais des lâchetés, ciel profond; tu succombes,
 Rome; la liberté va vivre aux catacombes;
 Les dieux sont au vainqueur, Caton reste aux vaincus.
 Kosciusko surgit des os de Galgacus.
 On interrompt Jean Huss; soit; Luther continue.
 La lumière est toujours par quelque bras tenue;
 On mourra, s'il le faut, pour prouver qu'on a foi;
 Et volontairement, simplement, sans effroi,
 Des justes sortiront de la foule asservie,
 Iront droit au sépulcre et quitteront la vie,
 Ayant plus de dégoût des hommes que des vers.
 Oh! ces grands Régulus, de tant d'oubli couverts,
 Arria, Porcia, ces héros qui sont femmes,
 Tous ces courages purs, toutes ces fermes âmes,
 Curtius, Adam Lux, Thraséas calme et fort,
 Ce puissant Condorcet, ce stoïque Chamfort,
 Comme ils ont chastement quitté la terre indigne!
 Ainsi fuit la colombe, ainsi plane le cygne,
 Ainsi l'aigle s'en va du marais des serpents.
 Léguaient l'exemple à tous, aux méchants, aux rampants,
 A l'égoïsme, au crime, aux lâches cœurs pleins d'ombre,
 Ils se sont endormis dans le grand sommeil sombre;
 Ils ont fermé les yeux ne voulant plus rien voir;
 Ces martyrs généreux ont sacré le devoir,
 Puis se sont étendus sur la funèbre couche;
 Leur mort à la vertu donne un baiser farouche.

O caresse sublime et sainte du tombeau

Au grand, au pur, au bon, à l'idéal, au beau!
En présence de ceux qui disent : Rien n'est juste!
Devant tout ce qui trouble et nuit, devant Locuste,
Devant Pallas, devant Carrier, devant Sanchez,
Devant les appétits sur le néant penchés,
Les sophistes niant, les cœurs faux, les fronts vides,
Quelle affirmation que ces grands suicides!
Ah! quand tout paraît mort dans le monde vivant,
Quand on ne sait s'il faut avancer plus avant,
Quand pas un cri du fond des masses ne s'élançe,
Quand l'univers n'est plus qu'un doute et qu'un silence,
Celui qui dans l'enceinte où sont les noirs fossés
Ira chercher quelqu'un de ces purs trépassés
Et qui se collera l'oreille contre terre,
Et qui demandera : Faut-il croire, ombre austère?
Faut-il marcher, héros sous la cendre enfoui?
Entendra ce tombeau dire à voix haute : Oui.

Oh! qu'est-ce donc qui tombe autour de nous dans l'ombre?
Que de flocons de neige! En savez-vous le nombre?
Comptez les millions et puis les millions!
Nuit noire! on voit rentrer au gîte les lions;
On dirait que la vie éternelle recule;
La neige fait, niveau hideux du crépuscule,
On ne sait quel sinistre abaissement des monts;
Nous nous sentons mourir si nous nous endormons;
Cela couvre les champs, cela couvre les villes;

Cela blanchit l'égout masquant ses bouches viles ;
La lugubre avalanche emplît le ciel terni ;
Sombre épaisseur de glace ! Est-ce que c'est fini ?
On ne distingue plus son chemin ; tout est piège.
Soit.

Que restera-t-il de toute cette neige,
Voile froid de la terre au suaire pareil,
Demain, une heure après le lever du soleil ?

L'ANNÉE TERRIBLE

POÉSIE. — XII.

3



79585

Décembre est mon manteau, l'ombre est mon enveloppe ;
Les aigles sont partis, je n'ai que les faucons ;
Mais n'importe ! Il fait nuit. J'en profite. Attaquons. —

Or il faisait grand jour. Jour sur Londres, sur Rome,
Sur Vienne, et tous ouvraient les yeux, hormis cet homme ;
Et Berlin souriait et le guettait sans bruit.
Comme il était aveugle il crut qu'il faisait nuit.
Tous voyaient la lumière et seul il voyait l'ombre.

Hélas ! sans calculer le temps, le lieu, le nombre,
A tâtons, se fiant au vide, sans appui,
Ayant pour sûreté ses ténèbres à lui,
Ce suicide prit nos fiers soldats, l'armée
De France devant qui marchait la renommée,
Et, sans canons, sans pain, sans chefs, sans généraux,
Il conduisit au fond du gouffre les héros.
Tranquille, il les mena lui-même dans le piège.

— Où vas-tu ? dit la tombe. Il répondit : Que sais-je ?

II

Que Pline aille au Vésuve, Empédocle à l'Etna,
C'est que dans le cratère une aube rayonna,
Et ces grands curieux ont raison; qu'un brahmine
Se fasse à Bénarès manger par la vermine,
C'est pour le paradis et cela se comprend;
Qu'à travers Lipari de laves s'empourprant,
Un pêcheur de corail vogue en sa coraline,
Frêle planche que lèche et mord la mer féline,
Des caps de Corse aux rocs orageux de Corfou;
Que Socrate soit sage et que Jésus soit fou,
L'un étant raisonnable et l'autre étant sublime;
Que le prophète noir crie autour de Solime
Jusqu'à ce qu'on le tue à coups de javelots;
Que Green se livre aux airs et Lapeyrouse aux flots,
Qu'Alexandre aille en Perse ou Trajan chez les Daces,
Tous savent ce qu'ils font; ils veulent, leurs audaces
Ont un but; mais jamais les siècles, le passé,
L'histoire n'avaient vu ce spectacle insensé,
Ce vertige, ce rêve, un homme qui lui-même,
Descendant d'un sommet triomphal et suprême,
Tirant le fil obscur par où la mort descend,
Prend la peine d'ouvrir sa fosse, et, se plaçant
Sous l'effrayant couteau qu'un mystère environne,
Coupe sa tête afin d'affermir sa couronne!

III

Quand la comète tombe au puits des nuits, du moins
A-t-elle en s'éteignant les soleils pour témoins ;
Satan précipité demeure grandiose,
Son écrasement garde un air d'apothéose ;
Et sur un fier destin, farouche vision,
La haute catastrophe est un dernier rayon.
Bonaparte jadis était tombé ; son crime,
Immense, n'avait pas déshonoré l'abîme ;
Dieu l'avait rejeté, mais sur ce grand rejet
Quelque chose de vaste et d'altier surnageait ;
Le côté de clarté cachait le côté d'ombre ;
De sorte que la gloire aimait cet homme sombre,
Et que la conscience humaine avait un fond
De doute sur le mal que les colosses font.

Il est mauvais qu'on mette un crime dans un temple,
Et Dieu vit qu'il fallait recommencer l'exemple.

Lorsqu'un titan larron a gravi les sommets,
Tout voleur l'y veut suivre ; or il faut désormais
Que Sbrigani ne puisse imiter Prométhée ;
Il est temps que la terre apprenne épouvantée
A quel point le petit peut dépasser le grand,
Comment un ruisseau vil est pire qu'un torrent,

Et de quelles stupeurs la main du sort est pleine,
Même après Waterloo, même après Sainte-Hélène !
Dieu veut des astres noirs empêcher le lever.
Comme il était utile et juste d'achever
Brumaire et ce Décembre encor couvert de voiles
Par une éclaboussure allant jusqu'aux étoiles
Et jusqu'aux souvenirs énormes d'autrefois,
Comme il faut au plateau jeter le dernier poids,
Celui qui pèse tout voulut montrer au monde,
Après la grande fin, l'écroulement immonde,
Pour que le genre humain reçût une leçon,
Pour qu'il eût le mépris ayant eu le frisson,
Pour qu'après l'épopée on eût la parodie,
Et pour que nous vissions ce qu'une tragédie
Peut contenir d'horreur, de cendre et de néant
Quand c'est un nain qui fait la chute d'un géant.

Cet homme étant le crime, il était nécessaire
Que tout le misérable eût toute la misère,
Et qu'il eût à jamais le deuil pour piédestal ;
Il fallait que la fin de cet escroc fatal
Par qui le guet-apens jusqu'à l'empire monte
Fût telle que la boue elle-même en eût honte,
Et que César, flairé des chiens avec dégoût,
Donnât, en y tombant, la nausée à l'égout.

SEPTEMBRE

Clarté hautaine au fond ténébreux de l'Europe,
 Une gloire âpre, informe, immense, t'enveloppe ;
 Ton phare est allumé sur le mont des Géants ;
 Comme l'aigle de mer qui change d'océans,
 Tu passas tour à tour d'une grandeur à l'autre ;
 Huss le sage a suivi Crescentius l'apôtre ;
 Barberousse chez toi n'empêche pas Schiller ;
 L'empereur, ce sommet, craint l'esprit, cet éclair.
 Non, rien ici-bas, rien ne t'éclipse, Allemagne.
 Ton Vitikind tient tête à notre Charlemagne,
 Et Charlemagne même est un peu ton soldat.
 Il semblait par moments qu'un astre te guidât ;
 Et les peuples t'ont vue, ô guerrière féconde,
 Rebelle au double joug qui pèse sur le monde,
 Dresser, portant l'aurore entre tes poings de fer,
 Contre César Hermann, contre Pierre Luther.
 Longtemps, comme le chêne offrant ses bras au lierre,
 Du vieux droit des vaincus tu fus la chevalière ;
 Comme on mêle l'argent et le plomb dans l'airain, *long*
 Tu sus fondre en un peuple unique et souverain
 Vingt peuplades, le Hun, le Dace, le Sicambre ;
 Le Rhin te donne l'or et la Baltique l'ambre ;
 La musique est ton souffle ; âme, harmonie, encens,
 Elle fait alterner dans tes hymnes puissants
 Le cri de l'aigle avec le chant de l'alouette ;
 On croit voir sur tes burgs croulants la silhouette
 De l'hydre et du guerrier vaguement aperçus
 Dans la montagne, avec le tonnerre au-dessus ;
 Rien n'est frais et charmant comme tes plaines vertes ;

Dore vos morions, blasonne vos écus ;
Comme Rome Coelès vous avez Galgacus,
Vous avez Beethoven comme la Grèce Homère ;
L'Allemagne est puissante et superbe.

A LA FRANCE

O ma mère !



II

A PRINCE PRINCE ET DEMI

*

L'empereur fait la guerre au roi.

Nous nous disions :

— Les guerres sont le seuil des révolutions. —

Nous pensions : — C'est la guerre. Oui, mais la guerre grande.

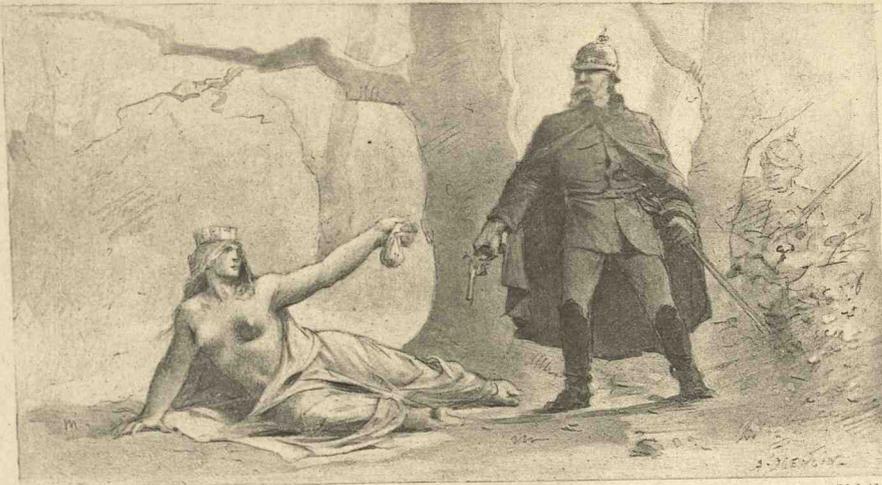
L'enfer veut un laurier; la mort veut une offrande;

Dans une éclosion d'aube et de liberté,
Et voir peut-être, après de monstrueux désastres,
Naître un monde à travers des écroulements d'astres!

Ainsi nous songions. Soit, disions-nous, ce sera,
Comme Arbelle, Actium, Trasimène et Zara,
Affreux, mais grandiose. Un gouffre avec sa pente,
Et l'univers tout près du bord, comme à Lépante,
Comme à Tolbiac, comme à Tyr, comme à Poitiers.
La Colère, la Force et la Nuit, noirs portiers,
Vont ouvrir devant nous la tombe toute grande.
Il faudra que le Sud ou le Nord y descende;
Il faudra qu'une race ou l'autre tombe au fond
De l'abîme où les rois et les dieux se défont.
Et pensifs, croyant voir venir vers nous la gloire,
Les choes comme en ont vu les hommes de la Loire,
Wagram tonnant, Leipsick magnifique et hideux,
Cyrus, Sennachérib, César, Frédéric Deux,
Nemrod, nous frémissions de ces sombres approches... —

Tout à coup nous sentons une main dans nos poches.

Qu'il vous plaise ou non d'être à genoux dans la boue,
Qu'importe! et l'on vous fouille, et l'on vous couche en joue.
Nous sommes dix contre un, tous armés jusqu'aux dents.
Et si vous résistez, vous êtes imprudents.
Obéissez! Ces voix semblent sortir d'un antre.
Que faire? on tend sa bourse, on se met à plat ventre,
Et pendant que, le front par terre, on se soumet,
On songe à ces pays que jadis on nommait
La Pologne, Francfort, la Hesse, le Hanovre.
C'est fait! relevez-vous! On se retrouve pauvre
En pleine Forêt-Noire, et nous reconnaissons,
Nous point initiés aux fauves trahisons,
Nous ignorants dans l'art de régner, nous profanes,
Que Cartouche faisait la guerre à Schinderhannes.



Mengin inv.

M. héli.

III

DIGNES L'UN DE L'AUTRE

Donc regardez. Ici le jocrisse du crime ;
Là, follement servi par tous ceux qu'il opprime,
L'ogre du droit divin, dévot, correct, moral,
Né pour être empereur et resté caporal.
Ici c'est le bohème et là c'est le sicambre.
Le coupe-gorge lutte avec le deux-décembre.
Le lièvre d'un côté, de l'autre le chacal.
Le ravin d'Ollioule et la maison Bancal

Semblent avoir fourni certains rois; les Calabres
N'ont rien de plus affreux que ces traîneurs de sabres;
Pillage, extorsion, c'est leur guerre; un tel art
Charmerait Poulailleur, mais troublerait Folard.
C'est l'arrestation nocturne d'un carrosse.

Oui, Bonaparte est vil, mais Guillaume est atroce,
Et rien n'est imbécile, hélas, comme le gant
Que ce filou naïf jette à ce noir brigand.
L'un attaque avec rien; l'autre accepte l'approche,
Et tire brusquement la foudre de sa poche;
Ce tonnerre était doux et traître, et se cachait.
Leur empereur avait le nôtre pour hochet.
Il riait : Viens, petit! Le petit vient, trébuche,
Et son piège le fait tomber dans une embûche.
Carnage, tas de morts, deuil, horreur, trahison,
Tumulte infâme autour du sinistre horizon;
Et le penseur, devant ces attentats sans nombre,
Est pris d'un ne sait quel éblouissement sombre.
Que de crimes, ciel juste! Oh! l'affreux dénouement!
O France! un coup de vent dissipe en un moment
Cette ombre de César et cette ombre d'armée.

Guerre où l'un est la flamme et l'autre la fumée.



A. Mengin inv.

M. bét.

IV

PARIS BLOQUÉ

O ville, tu feras agenouiller l'histoire.
Saigner est ta beauté, mourir est ta victoire.
Mais non, tu ne meurs pas. Ton sang coule, mais ceux
Qui voyaient César rire en tes bras paresseux
S'étonnent; tu franchis la flamme expiatoire,
Dans l'admiration des peuples, dans la gloire,
Tu retrouves, Paris, bien plus que tu ne perds.
Ceux qui t'assiègent, ville en deuil, tu les conquiers.

La prospérité basse et fausse est la mort lente;
Tu tombais folle et gaie, et tu grandis sanglante.
Tu sors, toi qu'endormit l'empire empoisonneur,
Du rapetissement de ce hideux bonheur.
Tu t'éveilles déesse et chasses le satyre.
Tu redeviens guerrière en devenant martyre;
Et dans l'honneur, le beau, le vrai, les grandes mœurs,
Tu renais d'un côté quand de l'autre tu meurs.

Met le doigt sur sa bouche en voyant un tombeau,
C'est aussi bien l'honneur d'un peuple que d'un homme,
Et Caton est trop grand s'il est plus grand que Rome;
Rome doit l'égaliser, Rome doit l'imiter;
Donc Rome doit combattre, et Paris doit lutter.
Notre labeur finit par être notre gerbe.
Combats, ô mon Paris! aie, ô peuple superbe,
Criblé de flèches, mais sans tache à ton écu,
L'illustre acharnement de n'être pas vaincu.



Mengin inv.

M. hél.

II

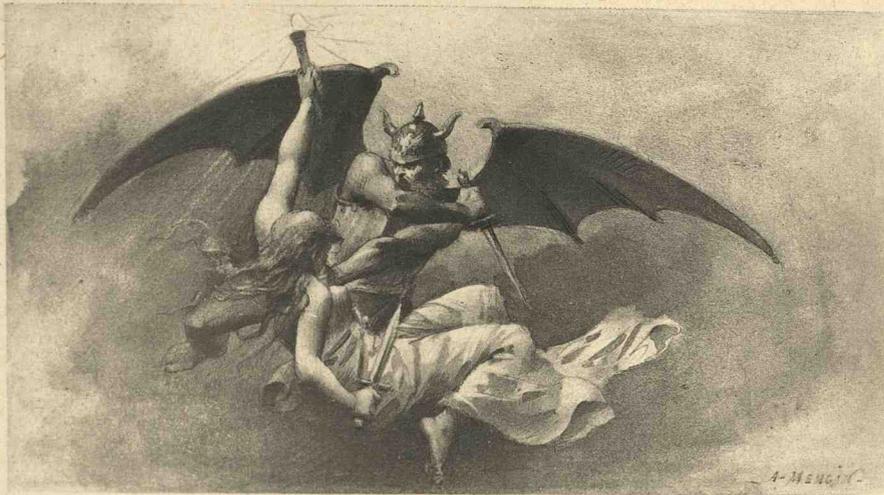
Et voilà donc les jours tragiques revenus !
On dirait, à voir tant de signes inconnus,
Que pour les nations commence une autre hégire.

Pâle Alighieri, toi, frère de Cynégire,
O sévères témoins, ô justiciers égaux,
Penchés, l'un sur Florence et l'autre sur Argos,
Vous qui fîtes, esprits sur qui l'aigle se pose,
Ces livres redoutés où l'on sent quelque chose
De ce qui gronde et luit derrière l'horizon,

Et se met à détruire une ville, sans frein,
Sans trêve, avec la joie horrible de l'airain,
Comme s'il se vengeait, sur ces tours abattues,
D'être employé par l'homme à d'infâmes statues ;
Et comme s'il disait : Peuple, contemple en moi
Le monstre avec lequel tu fais ensuite un roi !
Tout tremble, et les sept chefs dans la haine s'unissent.

Ils sont là, menaçant Paris. Ils le punissent.
De quoi? D'être la France et d'être l'univers,
De briller au-dessus des gouffres entr'ouverts,
D'être un bras de géant tenant une poignée
De rayons, dont l'Europe est à jamais baignée ;
Ils punissent Paris d'être la liberté ;
Ils punissent Paris d'être cette cité
Où Danton gronde, où luit Molière, où rit Voltaire ;
Ils punissent Paris d'être âme de la terre,
D'être ce qui devient de plus en plus vivant,
Le grand flambeau profond que n'éteint aucun vent,
L'idée en feu perçant ce nuage, le nombre,
Le croissant du progrès clair au fond du ciel sombre ;
Ils punissent Paris de dénoncer l'erreur,
D'être l'avertisseur et d'être l'éclaireur,
De montrer sous leur gloire affreuse un cimetière,
D'abolir l'échafaud, le trône, la frontière,
La borne, le combat, l'obstacle, le fossé,
Et d'être l'avenir quand ils sont le passé.

Et ce n'est pas leur faute ; ils sont les forces noires.



Mengin inv.

M. hél.

III

Sept. Le chiffre du mal. Le nombre où Dieu ramène,
Comme en un vil cachot, toute la faute humaine.
Sept princes, Wurtemberg et Mecklembourg, Nassau,
Saxe, Bade, Bavière et Prusse, affreux réseau.
Ils dressent dans la nuit leurs tentes sépulcrales.
Les cercles de l'enfer sont là, mornes spirales ;
Haine, hiver, guerre, deuil, peste, famine, ennui.
Paris a les sept nœuds des ténèbres sur lui.
Paris devant son mur a sept chefs comme Thèbe.

NOVEMBRE

Cela faisait penser à quelque grand duel
D'un monstre contre un dieu, tous deux de même taille ;
Et l'on eût dit l'épée effrayante du ciel
Rouge et tombée à terre après une bataille.

Jusque dans le pays d'à côté, doucement,
Un peu comme un larron, presque comme un amant.
Baissant la voix, courbant le front, cachant sa lampe,
On se fait invisible au fond des bois, on rampe ;
Puis brusquement, criant vivat, hurrah, haro,
On tire un million de sabres du fourreau,
On se rue, et l'on frappe et d'estoc et de taille
Sur le voisin, lequel a, dans cette bataille,
Rien pour armée avec zéro pour général.
Vos aïeux, que Luther berçait de son choral,
N'eussent point accepté de vaincre de la sorte ;
Car la soif conquérante était en eux moins forte
Que la pudeur guerrière, et tous avaient au cœur
Le désir d'être grand plus que d'être vainqueur.
Vous, princes, vous semez, de Sedan à Versailles,
Dans votre route obscure à travers les broussailles,
Toutes sortes d'exploits louches et singuliers
Dont se fût indignée au temps des chevaliers
La magnanimité farouche de l'épée.

Rois, la guerre n'est pas digne de l'épopée
Lorsqu'elle est espionne et traître, et qu'elle met
Une cocarde au vol, à la fraude un plumet !
Guillaume est empereur, Bismarck est trabucaire ;
Charlemagne à sa droite assoit Robert-Macaire ;
On livre aux mamelouks, aux pandours, aux strélitz,
Aux reîtres, aux hulans, la France d'Austerlitz ;
On en fait son butin, sa proie et sa prébende.
Où fut la grande armée on est l'énorme bande.

Et sur la terre en deuil pas un laurier ne sent
La séve lui venir de tous ces flots de sang.
Là-haut au loin, le groupe altier des Renommées,
Immobile, indigné, les ailes refermées,
Tourne le dos, se tait, refuse de rien voir,
Et l'on distingue, au fond de ce firmament noir,
Le morne abaissement de leurs trompettes sombres.

Dire que pas un nom ne sort de ces décombres!
O gloire, ces héros comment s'appellent-ils?
Quoi! ces triomphateurs hautains, sanglants, subtils,
Quoi! ces envahisseurs que tant de rage anime
Ne peuvent même pas sortir de l'anonyme,
Et ce comble d'affront sur nous s'appesantit
Que la victoire est grande et le vainqueur petit!



IV

BANCROFT

Qu'est-ce que cela fait à cette grande France?
Son tragique dédain va jusqu'à l'ignorance.
Elle existe, et ne sait ce que dit d'elle un tas
D'inconnus, chez les rois ou dans les galetas ;
Soyez un va-nu-pieds ou soyez un ministre,
Vous n'avez point du mal la majesté sinistre ;
Vous bourdonnez en vain sur son éternité.
Vous l'insultez. Qui donc avez-vous insulté ?

Elle n'aperçoit pas dans ses deuils ou ses fêtes
L'espèce d'ombre obscure et vague que vous êtes.
Tâchez d'être quelqu'un, Tibère, Gengiskan,
Soyez l'homme fléau, soyez l'homme volcan,
On examinera si vous valez la peine
Qu'on vous méprise; ayez quelque titre à la haine,
Et l'on verra. Sinon, allez-vous-en. Un nain
Peut à sa petitesse ajouter son venin
Sans cesser d'être un nain. Et qu'importe l'atome?
Qu'importe l'affront vil qui tombe de cet homme?
Qu'importent les néants qui passent et s'en vont?
Sans faire remuer la tête énorme, au fond
Du désert où l'on voit rôder le lynx féroce
Le stercoraire peut prendre avec le colosse
Immobile à jamais sous le ciel étoilé,
Des familiarités d'oiseau vite envolé.

VI

Prêcher la guerre après avoir plaidé la paix!
Sagesse, dit le sage, eh quoi, tu me trompais!
O sagesse, où sont donc les paroles clémentes?
Se peut-il qu'on t'aveugle ou que tu te démentes?
Et la fraternité, qu'en fais-tu? te voilà
Exterminant Caïn, foudroyant Attila!
— Homme, je ne t'ai pas trompé, dit la sagesse.
Tout commence en refus et finit en largesse;
L'hiver mène au printemps et la haine à l'amour.
On croit travailler contre et l'on travaille pour.
En se superposant sans mesure et sans nombre,
Les vérités parfois font un tel amas d'ombre
Que l'homme est inquiet devant leur profondeur;
La providence est noire à force de grandeur;
Ainsi la nuit sinistre et sainte fait ses voiles
De ténèbres avec des épaisseurs d'étoiles.

D'ajouter cette corde affreuse à tes poignets,
Et de te voir traînée autour du mur en flamme,
Dans la fange et le sang, derrière un char infâme,
D'abord par tes vainqueurs, ensuite par tes fils!
Ces fiers parisiens bravent tous les défis;
Ils acceptent le froid, la faim, rien ne les dompte,
Ne trouvant d'impossible à porter que la honte;
On mange du pain noir n'ayant plus de pain bis;
Soit; mais se laisser prendre ainsi que des brebis,
Ce n'est pas leur humeur, et tous veulent qu'on sorte,
Et nous voulons nous-même enfoncer notre porte,
Et, s'il le faut, le front levé vers l'orient,
Nous mettre en liberté dans la tombe, en criant :
Concorde! en attestant l'avenir, l'espérance,
L'aurore; et c'est ainsi qu'agonise la France!

C'est pourquoi je déclare en cette extrémité
Que l'homme a pour bien faire un cœur illimité,
Qu'il faut copier Sparte et Rome notre aïeule,
Et qu'un peuple est borné par sa lâcheté seule;
J'écarte le mauvais exemple, ce lépreux;
A cette heure il nous faut mieux que les anciens preux
Qui souvent s'attardaient trop longtemps aux chapelles;
Je dis qu'à ton secours, France, tu nous appelles;
Qu'un courage qui chante au lutrin est bâtard,
Qu'il sied de tout risquer, et qu'il est déjà tard!
C'est mon avis, devant les trompettes farouches,
Devant les ouragans gonflant leurs noires bouches,
Devant le Nord féroce attaquant le Midi,

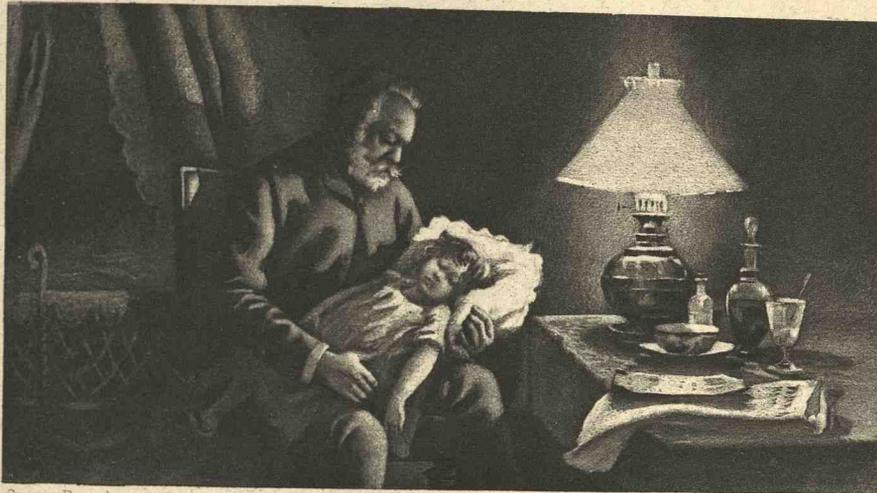
Que nous avons besoin de quelqu'un de hardi;
Et que, lorsqu'il s'agit de chasser les vandales,
De refouler le flot des bandes féodales,
De délivrer l'Europe en délivrant Paris,
Et d'en finir avec ceux qui nous ont surpris,
Avec tant d'épouvante, avec tant de misère,
Il nous faut une épée et non pas un rosaire.

Est simple, et je la dis. J'aime la clarté franche.

S'il s'agit d'un bonhomme à longue barbe blanche,
D'une espèce de pape ou d'empereur, assis
Sur un trône qu'on nomme au théâtre un châssis,
Dans la nuée, ayant un oiseau sur sa tête,
A sa droite un archange, à sa gauche un prophète,
Entre ses bras son fils pâle et percé de clous,
Un et triple, écoutant des harpes, Dieu jaloux,
Dieu vengeur, que Garasse enregistre, qu'annote
L'abbé Pluche en Sorbonne et qu'approuve Nonotte;
S'il s'agit de ce Dieu que constate Trublet,
Dieu foulant aux pieds ceux que Moïse accablait,
Sacrant tous les bandits royaux dans leurs repaires,
Punissant les enfants pour la faute des pères,
Arrêtant le soleil à l'heure où le soir naît,
Au risque de casser le grand ressort tout net;
Dieu mauvais géographe et mauvais astronome,
Contrefaçon immense et petite de l'homme,
En colère, et faisant la moue au genre humain,
Comme un père Duchêne un grand sabre à la main;
Dieu qui volontiers damne et rarement pardonne,
Qui sur un passe-droit consulte une madone;
Dieu qui dans son ciel bleu se donne le devoir
D'imiter nos défauts, et le luxe d'avoir
Des fléaux, comme on a des chiens; qui trouble l'ordre,
Lâche sur nous Nemrod et Cyrus, nous fait mordre
Par Cambyse, et nous jette aux jambes Attila,
Prêtre, oui, je suis athée à ce vieux bon Dieu-là.

Mais s'il s'agit de l'être absolu qui condense
Là-haut tout l'idéal dans toute l'évidence,
Par qui, manifestant l'unité de la loi,
L'univers peut, ainsi que l'homme, dire : Moi ;
De l'être dont je sens l'âme au fond de mon âme,
De l'être qui me parle à voix basse, et réclame
Sans cesse pour le vrai contre le faux, parmi
Les instincts dont le flot nous submerge à demi ;
S'il s'agit du témoin dont ma pensée obscure
A parfois la caresse et parfois la piqûre
Selon qu'en moi, montant au bien, tombant au mal,
Je sens l'esprit grandir ou croître l'animal ;
S'il s'agit du prodige immanent qu'on sent vivre
Plus que nous ne vivons, et dont notre âme est ivre
Toutes les fois qu'elle est sublime, et qu'elle va
Où s'envola Socrate, où Jésus arriva,
Pour le juste, le vrai, le beau, droit au martyre,
Toutes les fois qu'au gouffre un grand devoir l'attire,
Toutes les fois qu'elle est dans l'orage alcyon,
Toutes les fois qu'elle a l'auguste ambition
D'aller, à travers l'ombre infâme qu'elle abhorre
Et de l'autre côté des nuits, trouver l'aurore ;
O prêtre, s'il s'agit de ce quelque'un profond
Que les religions ne font ni ne défont,
Que nous devinons bon et que nous sentons sage,
Qui n'a pas de contour, qui n'a pas de visage,
Et pas de fils, ayant plus de paternité
Et plus d'amour que n'a de lumière l'été ;

S'il s'agit de ce vaste inconnu que ne nomme,
N'explique et ne commente aucun Deutéronome,
Qu'aucun Calmet ne peut lire en aucun Esdras,
Que l'enfant dans sa crèche et les morts dans leurs draps
Distinguent vaguement d'en bas comme une cime,
Très-Haut qui n'est mangeable en aucun pain azime,
Qui parce que deux cœurs s'aiment, n'est point fâché,
Et qui voit la nature où tu vois le péché;
S'il s'agit de ce Tout vertigineux des êtres
Qui parle par la voix des éléments, sans prêtres,
Sans bibles, point charnel et point officiel,
Qui pour livre a l'abîme et pour temple le ciel,
Loi, Vie, Ame, invisible à force d'être énorme,
Impalpable à ce point qu'en dehors de la forme
Des choses, que dissipe un souffle aérien,
On l'aperçoit dans tout sans le saisir dans rien;
S'il s'agit du suprême Immuable, solstice
De la raison, du droit, du bien, de la justice,
En équilibre avec l'infini, maintenant,
Autrefois, aujourd'hui, demain, toujours, donnant
Aux soleils la durée, aux cœurs la patience,
Qui, clarté hors de nous, est en nous conscience;
Si c'est de ce Dieu-là qu'il s'agit, de celui
Qui toujours dans l'aurore et dans la tombe a lui,
Étant ce qui commence et ce qui recommence;
S'il s'agit du principe éternel, simple, immense,
Qui pense puisqu'il est, qui de tout est le lieu,
Et que, faute d'un nom plus grand, j'appelle Dieu,
Alors tout change, alors nos esprits se retournent,



George Roux inv.

M. héli.

X

A L'ENFANT MALADE

PENDANT LE SIÈGE

Si vous continuez d'être ainsi toute pâle
 Dans notre air étouffant,
Si je vous vois entrer dans mon ombre fatale,
 Moi vieillard, vous enfant ;

Si je vois de nos jours se confondre la chaîne,
 Moi qui sur mes genoux
Vous contemple, et qui veux la mort pour moi prochaine,
 Et lointaine pour vous ;

Si vos mains sont toujours diaphanes et frêles ;
Si, dans votre berceau,
Tremblante, vous avez l'air d'attendre des ailes
Comme un petit oiseau ;

Si vous ne semblez pas prendre sur notre terre
Racine pour longtemps,
Si vous laissez errer, Jeanne, en notre mystère
Vos doux yeux mécontents ;

Si je ne vous vois pas gaie et rose et très forte,
Si, triste, vous rêvez,
Si vous ne fermez pas derrière vous la porte
Par où vous arrivez ;

Si je ne vous vois pas comme une belle femme
Marcher, vous bien porter,
Rire, et si vous semblez être une petite âme
Qui ne veut pas rester,

Je croirai qu'en ce monde où le suaire au linge
Parfois peut confiner,
Vous venez pour partir, et que vous êtes l'ange
Chargé de m'emmener.

Faisait agenouiller sur l'herbe, au fond des bois,
Les teutons de Cologne et les bretons de Nante;
Et quand la Walkyrie, ailée et frissonnante,
Traversait l'ombre, Hermann chez vous, chez nous Brennus,
Voyaient la même étoile entre ses deux seins nus.

Allemands, regardez au-dessus de vos têtes,
Dans le grand ciel, tandis qu'acharnés aux conquêtes,
Vous, germains, vous venez poignarder les gaulois,
Tandis que vous foulez aux pieds toutes les lois,
Plus souillés que grandis par des victoires traîtres,
Vous verrez vos aïeux saluer nos ancêtres.

Lafayette donnant la main à Rochambeau?
 Quand l'obscurité monte, éteindre le flambeau!
 Quoi! dire : — Rien n'est vrai que la force. Le glaive,
 C'est l'éblouissement suprême qui se lève.
 Courbez-vous, le travail de vingt siècles a tort.
 Le progrès, serpent vil, dans la fange se tord;
 Et le peuple idéal c'est le peuple égoïste.
 Rien de définitif et d'absolu n'existe.
 Le maître est tout; il est justice et vérité.
 Et tout s'évanouit, droit, devoir, liberté,
 L'avenir qui nous luit, la raison qui nous mène,
 La sagesse divine et la sagesse humaine,
 Dogme et livre, et Voltaire aussi bien que Jésus,
 Puisqu'un reître allemand met sa botte dessus! —

Toi dont le gibet jette au monde qui commence,
 Comme au monde qui va finir, une ombre immense,
 John Brown, toi qui donnas aux peuples la leçon
 D'un autre Golgotha sur un autre horizon,
 Spectre, défais le nœud de ton cou, viens, ô juste,
 Viens et fouette cet homme avec ta corde auguste!
 C'est grâce à lui qu'un jour l'histoire en deuil dira :
 — La France secourut l'Amérique, et tira
 L'épée, et prodigua tout pour sa délivrance,
 Et, peuples, l'Amérique a poignardé la France!

Que le sauvage, fait pour guetter et ramper,
 Que le huron, orné de couteaux à scalper,
 Contemplant ce grand chef sanglant, le roi de Prusse,

Certes, que le peau-rouge admire le borusse,
C'est tout simple; il le voit aux brigandages prêt,
Fauve, atroce, et ce bois comprend cette forêt;
Mais que l'homme incarnant le droit devant l'Europe,
L'homme que de rayons Colombie enveloppe,
L'homme en qui tout un monde héroïque est vivant,
Que cet homme se jette à plat ventre devant
L'affreux sceptre de fer des vieux âges funèbres,
Qu'il te donne, ô Paris, le soufflet des ténèbres,
Qu'il livre sa patrie auguste à l'empereur,
Qu'il la mêle aux tyrans, aux meurtres, à l'horreur,
Qu'en ce triomphe horrible et sombre il la submerge,
Que dans ce lit d'opprobre il couche cette vierge,
Qu'il montre à l'univers, sur un immonde char,
L'Amérique baisant le talon de César,
Oh! cela fait trembler toutes les grandes tombes!
Cela remue, au fond des pâles catacombes,
Les os des fiers vainqueurs et des puissants vaincus!
Kosciusko frémissant réveille Spartacus;
Et Madison se dresse et Jefferson se lève;
Jackson met ses deux mains devant ce hideux rêve;
Déshonneur! crie Adams; et Lincoln étonné
Saigne, et c'est aujourd'hui qu'il est assassiné.

Indigne-toi, grand peuple. O nation suprême,
Tu sais de quel cœur tendre et filial je t'aime.
Amérique, je pleure. Oh! douloureux affront!
Elle n'avait encor qu'une auréole au front.
Son drapeau sidéral éblouissait l'histoire.

Et la France ne peut subir la barbarie ;
Car l'idéal sublime est la grande patrie ;
Et jamais le devoir ne fut plus évident
De faire obstacle au flot sauvage débordant,
Et de mettre Paris, l'Europe qu'il transforme,
Les peuples, sous l'abri d'une défense énorme ;
Car si ce roi teuton n'était pas châtié,
Tout ce que l'homme appelle espoir, progrès, pitié,
Fraternité, fuirait de la terre sans joie ;
Car César est le tigre et le peuple est la proie,
Et qui combat la France attaque l'avenir ;
Car il faut élever, lorsqu'on entend hennir
Le cheval d'Attila dans l'ombre formidable,
Autour de l'âme humaine un mur inabordable,
Et Rome, pour sauver l'univers du néant,
Doit être une déesse, et Paris un géant !

C'est pourquoi des canons que la lyre a fait naître,
Que la strophe azurée enfanta, doivent être
Braqués, gueule béante, au-dessus du fossé ;
C'est pourquoi le penseur frémissant est forcé
D'employer la lumière à des choses sinistres ;
Devant les rois, devant le mal et ses ministres,
Devant ce grand besoin du monde, être sauvé,
Il sait qu'il doit combattre après avoir rêvé ;
Il sait qu'il faut lutter, frapper, vaincre, dissoudre,
Et d'un rayon d'aurore il fait un coup de foudre.

On dirait que leur main lugubre, âpre et crispée,
Tâche encor de chasser quelqu'un à coups d'épée;
Ils n'ont pas de parole, ils n'ont pas de regard;
Sur l'immobilité de leur sommeil hagard
Les nuits passent; ils ont plus de chocs et de plaies
Que les suppliciés promenés sur des claies;
Sous eux rampent le ver, la larve et la fourmi;
Ils s'enfoncent déjà dans la terre à demi
Comme dans l'eau profonde un navire qui sombre;
Leurs pâles os, couverts de pourriture et d'ombre,
Sont comme ceux auxquels Ézéchiël parlait;
On voit partout sur eux l'affreux coup du boulet,
La balafre du sabre et le trou de la lance;
Le vaste vent glacé souffle sur ce silence;
Ils sont nus et sanglants sous le ciel pluvieux.

O morts pour mon pays, je suis votre envieux.



George Roux inv.

M. héli.

IX

A QUI LA VICTOIRE DÉFINITIVE ?

Sachez-le, puisqu'il faut, teutons, qu'on vous l'apprenne,
Non, vous ne prendrez pas l'Alsace et la Lorraine ;
Et c'est nous qui prendrons l'Allemagne. Écoutez.
Franchir notre frontière, entrer dans nos cités,
Voir chez nous les esprits marcher, lire nos livres,
Respirer l'air profond dont nos penseurs sont ivres,
C'est rendre à son insu son épée au progrès ;
C'est boire à notre coupe, accepter nos regrets,

Nos deuils, nos maux féconds, nos vœux, nos espérances ;
C'est pleurer nos pleurs ; c'est envier nos souffrances ;
C'est vouloir ce grand vent, la révolution ;
C'est comprendre, ô germains ! ce que sait l'aleçon,
Que l'orage farouche est pour l'onde une fête,
Et que nous allons droit au but dans la tempête,
En lui laissant briser nos mâts et nos agrès.

Les rois donnent aux champs les peuples pour engrais,
Et ce meurtre s'appelle ensuite la victoire ;
Ils jettent Austerlitz ou Rosbach à l'histoire,
Et disent : c'est fini : — Laissons le temps passer.
Ce qui vient de finir, ô rois, va commencer.
Oui, les peuples sont morts, mais le peuple va naître.
A travers les rois l'aube invincible pénètre ;
L'aube, c'est la Justice et c'est la Liberté.
Le conquérant se sent conquis. Dompteur dompté,
Il s'étonne ; en son cœur plein d'une vague honte
Une construction mystérieuse monte ;
Belluaire imbécile entré chez un esprit,
Il est la bête. Il voit l'idéal qui sourit,
Il tremble, et, n'ayant pu le tuer, il l'adore.
Le glacier fond devant le rayon qui le dore.
Un jour, comme en chantant Linus lui remuait
Sa montagne, Titan, roi du granit muet,
Cria : ne bouge pas, roche glacée et lourde !
La roche répondit : crois-tu que je sois sourde ?
Ainsi la masse écoute et songe ; ainsi s'émeut,
Quand mai des rameaux noirs vient desserrer le nœud,

D'exister, et d'avoir au front une clarté ;
Et le ferme dessein n'aura rien de vulgaire
Que vous emporterez dans votre sac de guerre ;
Ce sera l'âpre ardeur de faire comme nous,
Et d'être tous égaux et d'être libres tous ;
Allemands, ce sera l'intention formelle
De foudroyer ce tas de trônes pêle-mêle,
De tendre aux nations la main, et de n'avoir
Pour maître que le droit, pour chef que le devoir ;
Afin que l'univers sache, s'il le demande,
Que l'Allemagne est forte et que la France est grande ;
Que le germain candide est enfin triomphant,
Et qu'il est l'homme peuple et non le peuple enfant !

Vos hordes aux yeux bleus se mettront à nous suivre
Avec la joie étrange et superbe de vivre,
Et le contentement profond de n'avoir plus
D'enclumes pour forger des glaives superflus.
Le plus poignant motif que sur terre on rencontre
D'être pour la raison, c'est d'avoir été contre ;
On sert le droit avec d'autant plus de vertu
Qu'on a le repentir de l'avoir combattu.
L'Allemagne, de tant de meurtres inondée,
Sera la prisonnière auguste de l'idée,
Car on est d'autant plus captif qu'on fut vainqueur ;
Elle ne pourra pas rendre à la nuit son cœur ;
L'allemand ne pourra s'évader de son âme
Dont nous aurons changé la lumière et la flamme
Et se reconnaîtra français, en frémissant

Un jour, soudain, devant l'affreux sceptre absolu,
Devant les rois, devant les antiques Sodomes,
Devant le mal, devant le joug, vous, forêt d'hommes,
Vous aurez la colère énorme qui prend feu;
Vous vous ouvrirez, gouffre, à l'ouragan de Dieu;
Gloire au Nord! ce sera l'aurore boréale
Des peuples, éclairant une Europe idéale!
Vous crierez : Quoi! des rois! quoi donc! un empereur! —
Quel éblouissement, l'Allemagne en fureur!
Va, peuple! O vision! combustion sinistre
De tout le noir passé, prêtre, autel, roi, ministre,
Dans un brasier de foi, de vie et de raison,
Faisant une lueur immense à l'horizon!
Frères, vous nous rendrez notre flamme agrandie.
Nous sommes le flambeau, vous serez l'incendie.

JANVIER

1871

Ces pères, ces maris, ces frères qu'on mitraille,
 Coiffés de leurs képis, roulés dans leurs cabans,
 Guettent, ayant pour lit la planche de leurs bancs.
 Soit. Moltke nous canonne et Bismarck nous affame,
 Paris est un héros, Paris est une femme,
 Il sait être vaillant et charmant; ses yeux vont,
 Souriants et pensifs, dans le grand ciel profond,
 Du pigeon qui revient au ballon qui s'envole;
 C'est beau, le formidable est sorti du frivole.
 Moi, je suis là, joyeux de ne voir rien plier.
 Je dis à tous d'aimer, de lutter, d'oublier,
 De n'avoir d'ennemi que l'ennemi; je crie :
 Je ne sais plus mon nom, je m'appelle Patrie!
 Quant aux femmes, soyez très fière, en ce moment
 Où tout penche, elles sont sublimes simplement.
 Ce qui fit la beauté des romaines antiques*,
 C'étaient leurs humbles toits, leurs vertus domestiques,
 Leurs doigts que l'âpre laine avait faits noirs et durs,
 Leurs courts sommeils, leur calme, Annibal près des murs,
 Et leurs maris debout sur la porte Colline.
 Ces temps sont revenus. La géante féline,
 La Prusse tient Paris, et, tigresse, elle mord
 Ce grand cœur palpitant du monde à moitié mort.
 Eh bien, dans ce Paris, sous l'étreinte inhumaine,
 L'homme n'est que français, et la femme est romaine.

*

Præstabat castas humilis fortuna Latinas,
 Casulæ, somnique breves, et vellere tusco
 Vexatæ duræque manus, et proximus urbis
 Annibal, et stantes Collina in turre mariti.

JUVÉNAL.

Elles acceptent tout, les femmes de Paris,
Leur âtre éteint, leurs pieds par le verglas meurtris,
Au seuil noir des bouchers les attentes nocturnes,
La neige et l'ouragan vidant leurs froides urnes,
La famine, l'horreur, le combat, sans rien voir
Que la grande patrie et que le grand devoir;
Et Juvénal au fond de l'ombre est content d'elles.
Le bombardement fait gronder nos citadelles.
Dès l'aube, le tambour parle au clairon lointain;
La diane réveille, au vent frais du matin,
La grande ville pâle et dans l'ombre apparue;
Une vague fanfare erre de rue en rue.
On fraternise, on rêve un succès; nous offrons
Nos cœurs à l'espérance, à la foudre nos fronts.
La ville par la gloire et le malheur élue
Voit arriver les jours terribles, et salue.
Eh bien, on aura froid! eh bien, on aura faim!
Qu'est cela? C'est la nuit. Et que sera la fin?
L'aurore. Nous souffrons, mais avec certitude.
La Prusse est le cachot et Paris est Latude.
Courage! on referra l'effort des jours anciens.
Paris avant un mois chassera les prussiens.
Ensuite nous comptons, mes deux fils et moi, vivre
Aux champs, auprès de vous, qui voulez bien nous suivre,
Madame, et nous irons en mars vous en prier
Si nous ne sommes pas tués en février.



George Roux inv.

M. hél.

III

BÊTISE DE LA GUERRE

Ouvrière sans yeux, Pénélope imbécile,
Berceuse du chaos où le néant oscille,
Guerre, ô guerre occupée au choc des escadrons,
Toute pleine du bruit furieux des clairons,
O buveuse de sang, qui, farouche, flétrie,
Hideuse, entraînes l'homme en cette ivrognerie,
Nuée où le destin se déforme, où Dieu fuit,
Où flotte une clarté plus noire que la nuit,

Folle immense, de vent et de foudres armée,
A quoi sers-tu, géante, à quoi sers-tu, fumée,
Si tes écroulements reconstruisent le mal,
Si pour le bestial tu chasses l'animal,
Si tu ne sais, dans l'ombre où ton hasard se vautre,
Défaire un empereur que pour en faire un autre?

IV

Non, non, non! Quoi! ce roi de Prusse suffirait!
Quoi! Paris, ce lieu saint, cette cité forêt,
Cette habitation énorme des idées
Vers qui par des lueurs les âmes sont guidées,
Ce tumulte enseignant la science aux savants,
Ce grand lever d'aurore au milieu des vivants,
Paris, sa volonté, sa loi, son phénomène,
Sa consigne donnée à l'avant-garde humaine,
Son Louvre qu'a puni sa Grève, son beffroi
D'où sort tant d'espérance et d'où sort tant d'effroi,
Ses toits, ses murs, ses tours, son étrange équilibre
De Notre-Dame esclave et du Panthéon libre;
Quoi! cet infini, quoi! ce gouffre, cet amas,
Ce navire idéal aux invisibles mâts,
Paris, et sa moisson qu'il fauche et qu'il émonde,
Sa croissance mêlée à la grandeur du monde,
Ses révolutions, son exemple, et le bruit
Du prodige qu'au fond de sa forge il construit,
Quoi! ce qu'il fonde, invente, ébauche, essaie, et crée,
Quoi! l'avenir couvé sous son aile sacrée,

Chantante, et c'est ici qu'à ses vagues prunelles
Apparurent des fleurs qui semblaient éternelles.
Ici la vie était de la lumière; ici
Marchait, sous le feuillage en avril épaissi,
Sa mère qu'il tenait par un pan de sa robe.
Souvenirs! comme tout brusquement se dérobe!
L'aube ouvrant sa corolle à ses regards a lui
Dans ce ciel où flamboie en ce moment sur lui
L'épanouissement effroyable des bombes.
O l'ineffable aurore où volaient des colombes!
Cet homme, que voici lugubre, était joyeux.
Mille éblouissements émerveillaient ses yeux.
Printemps! en ce jardin abondaient les pervenches,
Les roses, et des tas de pâquerettes blanches
Qui toutes semblaient rire au soleil se chauffant,
Et lui-même était fleur, puisqu'il était enfant.



George Roux inv.

M. hél.

VII

LE PIGEON

Sur terre un gouffre d'ombre énorme où rien ne luit,
Comme si l'on avait versé là de la nuit,
Et qui semble un lac noir; dans le ciel un point sombre.

Lac étrange. Des flots, non, mais des toits sans nombre,
Des ponts comme à Memphis, des tours comme à Sion;
Des têtes, des regards, des voix; ô vision!
Cette stagnation de ténèbres murmure,



George Roux inv.

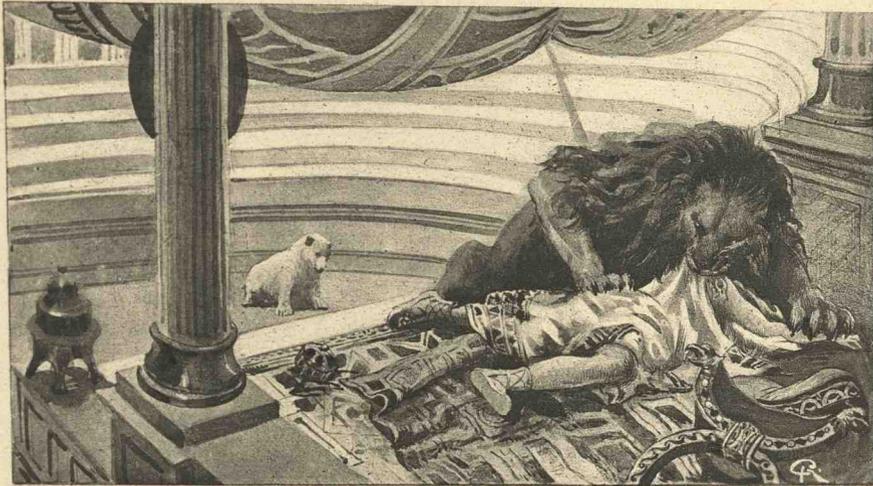
M. héh.

VIII

LA SORTIE

L'aube froide blêmit, vaguement apparue.
Une foule défile en ordre dans la rue;
Je la suis, entraîné par ce grand bruit vivant
Que font les pas humains quand ils vont en avant.
Ce sont des citoyens partant pour la bataille.
Purs soldats! Dans les rangs, plus petit par la taille,
Mais égal par le cœur, l'enfant avec fierté
Tient par la main son père; et la femme à côté

Tout à coup le vent chasse un flocon de fumée;
Halte! c'est le premier coup de canon. Allons!
Un long frémissement court dans les bataillons,
Le moment est venu, les portes sont ouvertes,
Sonnez, clairons! Voici là-bas les plaines vertes,
Les bois où rampe au loin l'invisible ennemi,
Et le traître horizon, immobile, endormi,
Tranquille, et plein pourtant de foudres et de flammes.
On entend des voix dire : Adieu! — Nos fusils, femmes! —
Et les femmes, le front serein, le cœur brisé,
Leur rendent leur fusil après l'avoir baisé.



George Roux inv.

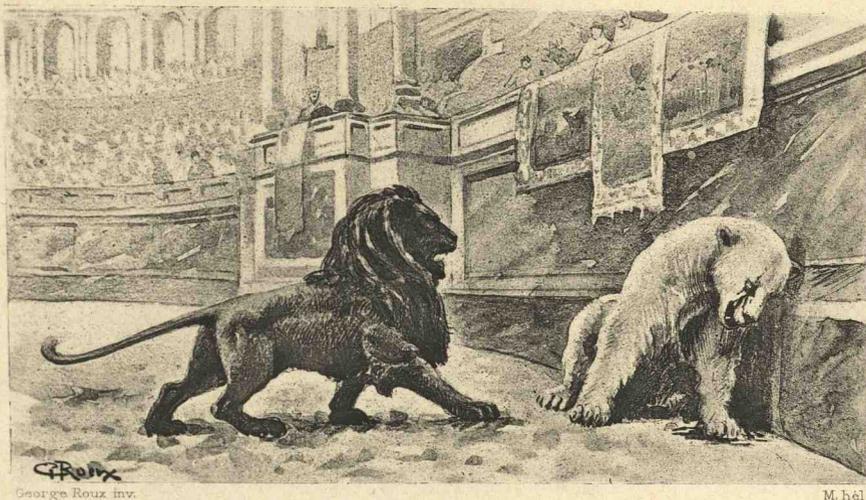
M. hél.

IX

DANS LE CIRQUE

Le lion du midi voit venir l'ours polaire.
L'ours court droit au lion, grince, et, plein de colère,
L'attaque plus grondant que l'autan nubien.
Et le lion lui dit : Imbécile! c'est bien.
Nous sommes dans le cirque, et tu me fais la guerre.
Pourquoi? Vois-tu là-bas cet homme au front vulgaire?
C'est un nommé Néron, empereur des romains.
Tu combats pour lui. Saigne, il rit, il bat des mains.

Nous ne nous gênions pas dans la grande nature,
Frère, et le ciel sur nous fait la même ouverture,
Et tu ne vois pas moins d'astres que je n'en vois.
Que nous veut donc ce maître assis sur un pavois?
Il est content; et nous, nous mourons par son ordre;
Et c'est à lui de rire et c'est à nous de mordre.
Il nous fait massacrer l'un par l'autre; et, pendant,
Frère, que mon coup d'ongle attend ton coup de dent,
Il est là sur son trône et nous regarde faire.
Nos tourments sont ses jeux; il est d'une autre sphère
Frère, quand nous versons à ruisseaux notre sang,
Il appelle cela de la pourpre. Innocent,
Niais, viens m'attaquer. Soit. Mes griffes sont prêtes;
Mais je pense et je dis que nous sommes des bêtes
De nous entre-tuer avec tant de fureur,
Et que nous ferions mieux de manger l'empereur.



X

APRÈS LES VICTOIRES DE BAPAUME, DE DIJON ET DE VILLERSEXEL

Côté des hommes. Soit. C'est le meilleur côté ;
Je le veux bien. Pourtant naguère j'ai noté,
Pour les mettre à profit, les choses fort honnêtes
Que le lion disait à l'ours ; côté des bêtes.
C'est à peu près ceci :

— L'ours ! il est peu moral
De venir, dans l'espoir de passer caporal,

M'attaquer, moi qui suis ton frère ayant des ongles.
L'ours! tu vis dans la neige et je vis dans les jungles;
Tu viens du nord, je suis du midi. Ce Néron
N'est rien qu'un nom hideux soufflé dans un clairon.
Il a pris un morceau de l'Europe quelconque;
Cent hérauts, appliquant leurs bouches à leur conque,
Précèdent ce tueur qui vainquit par hasard;
César fut crocodile et Néron est lézard;
L'un est le grand, et l'autre est le petit. Mon frère,
Méprisons ces gens-là. Nous battre! pourquoi faire?
J'affirme qu'il serait beaucoup plus à propos
D'aller droit à Néron, et, malgré ses troupes
De garde éthiopienne et de garde sicambre,
D'en empoigner chacun tranquillement un membre.
Déshabiller Néron de sa peau de César
Me plairait; envoyer ma ruade à son char
Me tente; il sied parfois qu'une griffe efficace
Fouille une majesté jusque dans la carcasse,
Et nous verrions peut-être en vidant ce vainqueur,
Toi, qu'il est sans cervelle, et moi, qu'il est sans cœur.
Mordre son maître est doux; je pense que nos gueules,
Si la mode en venait, ne resteraient pas seules.
Tout ce tas d'animaux battus, rampant, grondant,
Paierait les coups de fouet avec des coups de dent.
Ce serait beau. La terre est pour nous assez ample;
Aimons-nous. Mon avis, puisqu'il s'agit d'exemple,
Est d'en donner un bon et non pas un mauvais.
Quant à ce tyran-ci, j'ai faim, et j'y rêvais.
Est-il César? est-il Néron? que nous importe!



George Roux inv.

M. hél.

XI

ENTRE DEUX BOMBARDEMENTS

Dès votre premier cri, Jeanne, vous excitiez
Nos admirations autant que nos pitiés ;
Vous naissiez ; vous aviez cette toute-puissance,
La grâce ; vous étiez la crèche qu'on encense,
L'humble marmot divin qui n'a point encor d'yeux
Et qu'une étoile vient chercher du haut des cieux ;
Puis vous eûtes six jours, vous eûtes six semaines,
Puis six mois, leur frêle en nos ombres humaines.

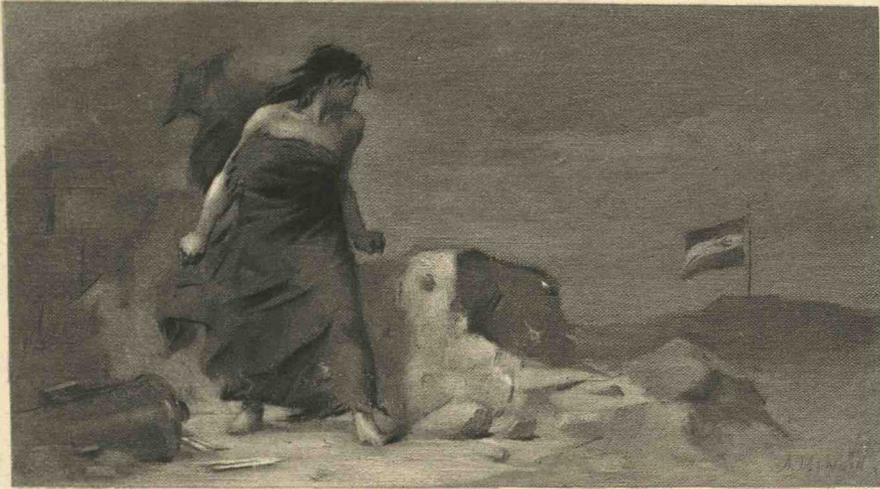
Jeanne, vous avancez en âge cependant ;
Vous avez des cheveux, vous avez une dent,
Et vous voilà déjà presque un grand personnage.
En vous à peine un peu du nouveau-né surnage ;
Vous voulez être à terre ; il vous faut le péril,
La marche, et le maillot vous semble puéril ;
Votre frère plus vieux chante la Marseillaise !
Il a deux ans ; et vous, vous grimpez sur ma chaise,
Ou, fière, vous rampez derrière un paravent ;
Vous voulez un jouet savant, même vivant ;
Avec un jeune chat vous êtes en ménage ;
La croissance vous tient dans son souple engrenage
Et remplace l'enfant qui vagit par l'enfant
Qui jase, et l'humble cri par le cri triomphant ;
L'ange qui mange rit de l'ange à la mamelle ;
Vous vous transfigurez sans cesse, et le temps mêle
A la Jeanne d'hier la Jeanne d'aujourd'hui.
A chaque pas qu'il fait, l'enfant derrière lui
Laisse plusieurs petits fantômes de lui-même.

On se souvient de tous, on les pleure, on les aime,
Et ce seraient des morts s'il n'était vivant, lui.
Déjà plus d'une étoile en ce doux astre a lui.
Il semble qu'en cet être enchanté, pour nous plaire,
Chaque âge tour à tour donne son exemplaire ;
C'est un soleil levant que ce petit destin !
Car le sort est masqué de rayons le matin ;
Et les blancheurs de l'aube, aimable et chaste fête,
Viennent l'une après l'autre entourer cette tête

XII

Mais, encore une fois, qui donc à ce pauvre homme
A livré ce Paris qui contient Sparte et Rome?
Où donc a-t-on été chercher ce guide-là?
Qui donc à nos destins terribles le mêla?
Ainsi, lorsqu'il s'agit de s'évader du gouffre,
De sortir du chaos qui menace et qui souffre,
De dissiper la nuit, de monter au-dessus
Des nuages profonds dans l'abîme aperçus,
Et de verser l'aurore aux vagues infinies,
Nous ne nous fions plus à ces quatre génies,
Audace, Humanité, Volonté, Liberté,
Qui traînent dans les cieux le char de la clarté,
Et que tu fais bondir sous ta main familière,
France; on prend pour meneur et pour auxiliaire
On ne sait quel pauvre être obscurément conduit,
Lent et fidèle, ayant derrière lui la nuit,
Dont le suprême instinct serait d'être immobile,
Et qui, tâtant l'espace et tendant sa sébile,
Sans tactique, sans but, sans colère, sans art,
Attend de l'inconnu l'aumône d'un hasard!

C'est le moment de mettre en fuite l'ombre noire
Et d'ouvrir cette porte altière, la victoire ;
On ne se croirait pas guidé, gardé, ni sûr
De pouvoir s'enfoncer fièrement dans l'azur,
Et d'échapper aux chocs, aux fureurs, aux huées,
Aux coups de fronde, aux vents, à travers les nuées,
Et d'éviter l'écueil, la chute, le récif,
Si cet humble petit marcheur, morne et poussif,
Rêveur comme la taupe, utile comme l'âne,
Ne complétait l'énorme attelage qui plane !
Quoi ! dans l'heure où la France est en péril, ayant
Pour tirer hors des flots le quadrigé effrayant,
Les quatre esprits géants qui brisent tous les voiles,
Monstres dont la crinière est mêlée aux étoiles
Et que suit, essoufflé, l'essaim des aquilons,
Nous disons : Ce n'est pas assez ! et nous voulons
Un renfort, et, voyant le précipice immense,
Voyant l'ombre qu'il faut franchir, notre démente,
Devant le noir nadir et le zénith vermeil,
Ajoute un chien d'aveugle aux chevaux du soleil !



A. Mengin inv.

M. héli.

XIII

CAPITULATION

Ainsi les nations les plus grandes chavirent !
C'est à l'avortement que tes travaux servirent,
O peuple ! et tu dis : Quoi ! pour cela nous restions
Debout toute la nuit sur les hauts bastions !
C'est pour cela qu'on fut brave, altier, invincible ;
Et que, la Prusse étant la flèche, on fut la cible ;
C'est pour cela qu'on fut héros, qu'on fut martyr ;
C'est pour cela qu'on a combattu plus que Tyr,

Plus que Sagonte, plus que Byzance et Corinthe ;
C'est pour cela qu'on a cinq mois subi l'étreinte
De ces teutons furtifs, noirs, ayant dans les yeux
La sinistre stupeur des bois mystérieux !
C'est pour cela qu'on a lutté, creusé des mines,
Rompu des ponts, bravé la peste et les famines,
Fait des fossés, planté des pieux, bâti des forts,
France, et qu'on a rempli de la gerbe des morts
Le tombeau, cette grange obscure des batailles !
C'est pour cela qu'on a vécu sous les mitrailles !
Cieux profonds ! après tant d'épreuves, après tant
D'efforts du grand Paris, sanglant, broyé, content,
Après l'auguste espoir, après l'immense attente
De la cité superbe à vaincre haletante,
Qui semblait, se ruant sur les canons d'airain,
Ronger son mur ainsi que le cheval son frein,
Quand la vertu croissait dans les douleurs accrues,
Quand les petits enfants, bombardés dans les rues,
Ramassaient en riant obus et biscayens,
Quand pas un n'a faibli parmi les citoyens,
Quand on était là, prêts à sortir, trois cent mille,
Ce tas de gens de guerre a rendu cette ville !
Avec ton dévouement, ta fureur, ta fierté,
Et ton courage, ils ont fait de la lâcheté,
O peuple, et ce sera le frisson de l'histoire
De voir à tant de honte aboutir tant de gloire !

Paris, 27 janvier.

On le vide, puis on le brise.
Notre fier pays disparaît.
O deuil ! il est ce qu'on méprise,
Lui qui fut ce qu'on admirait.

Noir lendemain ! l'effroi pour règle.
Toute lie est bue à son tour ;
Et le vautour vient après l'aigle,
Et l'orfraie après le vautour ;

Deux provinces écartelées ;
Strasbourg en croix, Metz au cachot ;
Sedan, déserteur des mêlées,
Marquant la France d'un fer chaud ;

Partout, dans toute âme captive,
Le goût abject d'un vil bonheur
Remplace l'orgueil ; on cultive
La croissance du déshonneur ;

Notre antique splendeur flétrie,
L'opprobre sur nos grands combats ;
L'étonnement de la patrie
Point accoutumée aux fronts bas,

L'ennemi dans nos citadelles,
Sur nos tours l'ombre d'Attila,
De sorte que les hirondelles
Disent : La France n'est plus là !

Plus de fierté; plus d'espérance;
Sur l'histoire un suaire épais... —
Dieu, ne fais pas tomber la France
Dans l'abîme de cette paix!

Bordeaux, 14 février.

Pour pères les grognards et les francs pour ancêtres.
Retenez bien ceci que nous sommes les maîtres.
La Liberté jamais en vain ne nous parla.
Souvenez-vous aussi que nos mains que voilà,
Ayant brisé des rois, peuvent briser des cuistres.
Bien. Faites-vous préfets, ambassadeurs, ministres,
Et dites-vous les uns aux autres grand merci.
O faquins, gorgez-vous. N'ayez d'autre souci,
Dans ces royaux logis dont vous faites vos antres,
Que d'aplatir vos cœurs et d'arrondir vos ventres;
Emplissez-vous d'orgueil, de vanité, d'argent,
Bien. Allez. Nous aurons un mépris indulgent,
Nous nous détournerons et vous laisserons faire;
L'homme ne peut hâter l'heure que Dieu diffère.
Soit. Mais n'attendez pas au droit du peuple entier.
Le droit au fond des cœurs, libre, indomptable, altier,
Vit, guette tous vos pas, vous juge, vous défie,
Et vous attend. J'affirme et je vous certifie
Que vous seriez hardis d'y toucher seulement
Rien que pour essayer et pour voir un moment!

Rois, larrons! vous avez des poches assez grandes
Pour y mettre tout l'or du pays, les offrandes
Des pauvres, le budget, tous nos millions, mais
Pour y mettre nos droits et notre honneur, jamais!
Jamais vous n'y mettrez la grande République.
D'un côté tout un peuple; et de l'autre une clique!
Qu'est votre droit divin devant le droit humain?
Nous votons aujourd'hui, nous voterons demain.



III

PHILOSOPHIE DES SACRES

ET COURONNEMENTS

Cet homme est laid, cet homme est vieux, cet homme est bête.
Qu'est-ce que vous mettez sur cette pauvre tête?
Une couronne? Non, deux couronnes. Non, trois.
Celle des empereurs avec celle des rois.
Le laurier de César, la croix de Charlemagne,
Et puis un peu de France et beaucoup d'Allemagne.
Sous cet amas jadis Charles-Quint vacilla.
La paix du monde tient à ce que tout cela

Sur ce vieux front tremblant demeure en équilibre.
Ce bonhomme vraiment serait plus heureux libre,
Et sans lui nous serions plus à notre aise aussi.
S'il a mal digéré, le ciel est obscurci ;
Son moindre borborygme est une âpre secousse ;
On chancelle s'il crache, on s'écroule s'il tousse ;
Son ignorance fait sur la terre un brouillard.
Pourquoi ne pas laisser tranquille ce vieillard ?
S'il n'avait ni soldats, ni ducs, ni connétables,
Nous le recevrons volontiers à nos tables ;
Nos verres, sous le pampre, au soleil, en plein vent,
Choqueraient le tien, sire, et tu serais vivant.
Non, l'on t'empaille idole, et l'on te pétrifie
Sous un lourd casque à pointe, et, comme on se défie
Du roi d'en haut jaloux des rois d'en bas, on met,
Sire, un paratonnerre en cuivre à ton sommet ;
Et ton peuple est si fier qu'il t'adore ; on t'affuble
D'un manteau comme on passe au pape une chasuble,
Et te voilà tyran, et nous t'avons sur nous,
Le goût de l'homme étant de se mettre à genoux.
Tu portes désormais l'Etna comme Encelade,
Et comme Atlas le monde. O maître, sois malade,
Infirmes, catarrheux, vieux tant que tu voudras,
Claque des dents avec la fièvre entre deux draps,
Qu'importe ? l'univers n'en est pas moins ta chose.
L'Europe est un effet dont tu seras la cause.
Rayonne. A ta cheville aucun héros ne va.
Bossuet jettera sous tes pieds Jéhovah ;
Tu seras proclamé Très-Haut en pleine chaire.

Un roi, fût-il un nain, fût-il un pauvre hère,
Hydropique, goîtreux, perclus, tortu, fourbu,
Moins ferme sur ses pieds qu'un reître ayant trop bu,
Eût-il morve et farcin, rachis, goutte et gravelle,
Fût-il maigre d'esprit et petit de cervelle,
N'eût-il pas beaucoup plus de caboche qu'un rat,
Fût-il, sous la splendeur du cordon d'apparat,
Dans l'ombre enguirlandé d'un engin herniaire,
Reste auguste et puissant jusqu'à l'heure dernière
Et jusqu'au soubresaut de son hoquet final;
Tous, l'homme de l'autel, l'homme du tribunal,
Prosternent devant lui leur grave platitude;
Il a l'effarement de la décrépitude,
C'est toujours César; même en ruine et mourant,
La majesté s'obstine et le couvre, il est grand;
Et la pourpre est sur lui, sainte, splendide, austère,
Quand du sceptre et du trône il passe aux vers de terre;
Agonisant, il règne; on le voit s'assoupir,
On craint presque un tonnerre en son dernier soupir;
La foule aux reins courbés le place en un tel temple
Qu'elle tremble, et d'en bas l'admire et le contemple
Quand misérable il entre au sépulcre béant,
Et le croit encor dieu qu'il est déjà néant.

De tous les combattants que le progrès consomme,
Étonne le sépulcre et fait rêver la mort.
Combien d'infortunés noyés dans leur effort
Pour atteindre à des bords nouveaux et fécondables!
Les découvertes sont des filles formidables
Qui dans leur lit tragique étouffent leurs amants.
O loi! tous les tombeaux contiennent des aimants;
Les grands cœurs ont l'amour lugubre du martyr,
Et le rayonnement du précipice attire.

Ceux-ci sacrifiant, ceux-là sacrifiés.

Cette croissance humaine où vous vous confiez
Sur nos difformités se développe et monte.
Destin terrifiant! tout sert, même la honte;
La prostitution a sa fécondité;
Le crime a son emploi dans la fatalité;
Étant corruption, un germe y peut éclore.
Ceci qu'on aime naît de ceci qu'on déplore.
Ce qu'on voit clairement, c'est qu'on souffre. Pourquoi?
On entre dans le mieux avec des cris d'effroi;
On sort presque à regret du pire où l'on séjourne.
Le genre humain gravit un escalier qui tourne
Et plonge dans la nuit pour rentrer dans le jour;
On perd le bien de vue et le mal tour à tour;
Le meurtre est bon; la mort sauve; la loi morale
Se courbe et disparaît dans l'obscur spirale.
A de certains moments, à Tyr comme à Sion,
Ce qu'on prend pour le crime est la punition;

Punition utile et féconde, où surnage
On ne sait quelle vie éclore du carnage.
Les dalles de l'histoire, avec leurs affreux tas
De trahisons, de vols, d'ordures, d'attentats,
Avec leur effroyable encombrement de boue
Où de tous les Césars on voit passer la roue,
Avec leurs Tigellins, avec leurs Borgias,
Ne seraient que l'étable infâme d'Augias,
La latrine et l'égout du sort, sans le lavage
De sang que par instants Dieu fait sur ce pavage.
C'est dans le sang que Rome et Venise ont fleuri.
Du sang! et l'on entend dans l'histoire ce cri :
— Une aile sort du ver et l'un engendre l'autre.
L'âge qui plane est fils du siècle qui se vautre. —
Le monde reverdit dans le deuil, dans l'horreur;
Champ sombre dont Nemrod est le dur laboureur!

Toute fleur est d'abord fumier, et la nature
Commence par manger sa propre pourriture;
La raison n'a raison qu'après avoir eu tort;
Pour avancer d'un pas le genre humain se tord;
Chaque évolution qu'il fait dans la tourmente
Semble une apocalypse où quelqu'un se lamente.
Ouvrage lumineux, ténébreux ouvrier.

Sitôt que le char marche il se met à crier.

L'esclavage est un pas sur l'anthropophagie;
La guillotine, affreuse et de meurtres rougie,

Est un pas sur le croc, le pal et le bûcher;
La guerre est un berger tout autant qu'un boucher;
Cyrus crie : en avant! tous les grands chefs d'armées,
Trouant le genre humain de routes enflammées,
Ont une tache d'aube au front, noirs éclaireurs;
Ils refoulent la nuit, les brouillards, les erreurs,
L'ombre, et le conquérant est le missionnaire
Terrible du rayon que contient le tonnerre.
Sésostris vivifie en tuant, Gengiskan
Est la lave féconde et sombre du volcan,
Alexandre ensemence, Attila fertilise.
Ce monde que l'effort douloureux civilise,
Cette création où l'aube pleure et luit,
Où rien n'éclôt qu'après avoir été détruit,
Où les accouplements résultent des divorces,
Où Dieu semble englouti sous le chaos des forces,
Où le bourgeon jaillit du nœud qui l'étouffait,
C'est du mal qui travaille et du bien qui se fait.

Mais quelle ombre! quels flots de fumée et d'écume!
Quelles illusions d'optique en cette brume!
Est-ce un libérateur, ce tigre qui bondit?
Ce chef, est-ce un héros ou bien est-ce un bandit?
Devinez. Qui le sait? dans ces profondeurs faites
De crime et de vertu, de meurtres et de fêtes,
Trompé par ce qu'on voit et par ce qu'on entend,
Comment retrouver l'astre en tant d'horreur flottant?

De là vient qu'autrefois tout semblait vain et trouble;

Que donne au droit qui naît, au peuple qui se lève,
La rencontre sonore et féroce du glaive,
Ce vaste tourbillon d'étincelles qui sort
Des combats, des héros s'entreheurtant, du sort,
Ce tumulte insensé des camps et des tueries,
Quoi! le piétinement de ces cavaleries,
Les escadrons couvrant d'éclairs les régiments,
Quoi! ces coups de canon battant ces murs fumants,
Ces coups d'épieux, ces coups d'estocs, ces coups de piques,
Le retentissement des cuirasses épiques,
Ces victoires broyant les hommes, cet enfer,
Quoi! les sabres sonnans sur les casques de fer,
L'épouvante, les cris des mourants qu'on égorge...
— C'est le bruit des marteaux du progrès dans la forge.
— Hélas!

En même temps, l'infini, qui connaît
L'endroit où chaque cause aboutit, et qui n'est
Qu'une incommensurable et haute conscience,
Faites d'immensité, de paix, de patience,
Laisse, sachant le but, choisissant le moyen,
Souvent, hélas! le mal se faire avec du bien;
Telle est la profondeur de l'ordre; obscur, suprême,
Tranquille, et s'affirmant par ses démentis même.
C'est ainsi qu'un bandit de Marc-Aurèle est né;
C'est ainsi que, hideux, devant l'homme étonné,
Le ciel y consentant, avec le Christ auguste,
Avec la loi d'un saint, avec la mort d'un juste,
Avec ces mots si doux : Nourris quiconque a faim.

Le parfum est-il l'âme errante du pistil!
Une fleur souffre-t-elle? un rocher pense-t-il?
Qu'est-ce que l'Onde? Etnas, Cotopaxis, Vésuves,
D'où vient le flamboiement de vos énormes cuves?
Où donc est la poulie et la corde et le seau
Qui pendent dans ton puits, ô noir Chimborazo?
Vivants! distinguons-nous une chose d'un être?
Qu'est-ce que mourir? dis, mortel! qu'est-ce que naître?
Vous demandez d'un fait : Est-ce toute la loi?
Voyons, qui que tu sois, toi qui parles, dis-moi,
Qu'es-tu? Tu veux sonder l'abîme? es-tu de force
A scruter le travail des séves sous l'écorce;
A guetter, dans la nuit des filons souterrains,
L'hymen de l'eau terrestre avec les flots marins
Et la formation des métaux; à poursuivre
Dans leurs antres le plomb, le mercure et le cuivre,
Si bien que tu pourrais dire : Voici comment
L'or se fait dans la terre et l'aube au firmament!
Le peux-tu? Parle. Non. Eh bien, sois économe
D'axiomes sur Dieu, de sentences sur l'homme,
Et ne prononce pas d'arrêts dans l'infini.
Et qui donc ici-bas, qui, maudit ou béni,
Peut de quoi que ce soit, force, âme, esprit, matière,
Dire : — Ce que j'ai là, c'est la loi tout entière;
Ceci, c'est Dieu, complet, avec tous ses rayons;
Mettez-le-moi bien vite en vos collections,
Et tirez le verrou de peur qu'il ne s'échappe. —
Savant dans son usine ou prêtre sous sa chape,
Qui donc nous montrera le sort des deux côtés?

Qui se promènera dans les éternités,
Comme dans les jardins de Versailles Lenôtre?
Qui donc mesurera l'ombre d'un bout à l'autre,
Et la vie et la tombe, espaces inouïs
Où le monceau des jours meurt sous l'amas des nuits,
Où de vagues éclairs dans les ténèbres glissent,
Où les extrémités des lois s'évanouissent!

Que cette obscure loi du progrès dans le deuil,
Du succès dans la chute et du port dans l'écueil,
Soit vraie ou fausse, absurde et folle, ou démontrée;
Que, dragon, de l'éden elle garde l'entrée,
Ou ne soit qu'un mirage informe, le certain
C'est que, devant l'énigme et devant le destin,
Les plus fermes parfois s'étonnent et fléchissent.
A peine dans la nuit quelques cimes blanchissent,
Que la brume a déjà repris d'autres sommets;
De grands monts, qui semblaient lumineux à jamais,
Qu'on croyait délivrés de l'abîme, s'y dressent,
Mais noirs, et, lentement effacés, disparaissent.
Toutes les vérités se montrent un moment,
Puis se voilent; le verbe avorte en bégaiement;
Le jour, si c'est du jour que cette clarté sombre,
N'a l'air de se lever que pour regarder l'ombre;
On ne voit plus le phare; on ne sait que penser;
Vient-on de reculer, ou vient-on d'avancer?
Oh! dans l'ascension humaine, que la marche
Est lente, et comme on sent la pesanteur de l'arche!
Comme ceux qui de tous portent les intérêts

MARS

Prophètes maigris par les jeûnes,
O poètes au fier clairon,
Tous, les anciens comme les jeunes,
Isaïe autant que Byron,
Vous indiquez le but suprême
Au genre humain, toujours le même
Et toujours nouveau sous le ciel;
Vous jetez dans le vent qui vole
La même éternelle parole
Au même passant éternel.

Votre voix tragique et superbe
Plonge en bas et remonte en haut;
Vous demandez à Dieu le verbe
Et vous donnez au sphinx le mot.
Tout l'itinéraire de l'homme,
Quittant Sion, dépassant Rome,
Au prêtre qui chancelle ou fuit
Semble une descente d'abîme;
On entend votre bruit sublime,
Avertissement dans la nuit.

Vous tinte le glas pour le traître
Et pour le brave le tocsin;
On voit paraître et disparaître
Vos hymnes, orageux essaim;
Vos vers sibyllins vont et viennent;
Dans son dur voyage ils soutiennent

Le peuple, immense pèlerin ;
Vos chants, vos songes, vos pensées,
Semblent des urnes renversées
D'où tombent des rythmes d'airain.

Bientôt le jour sur son quadrigé
De l'ombre ouvrira les rideaux ;
Vers l'aurore tout se dirige,
Même ceux qui tournent le dos ;
L'un y marche et l'autre y recule ;
L'avenir dans ce crépuscule
Dresse sa tour étrange à voir,
Tour obscure, mais étoilée ;
Vos strophes à toute volée
Sonnent dans ce grand clocher noir.



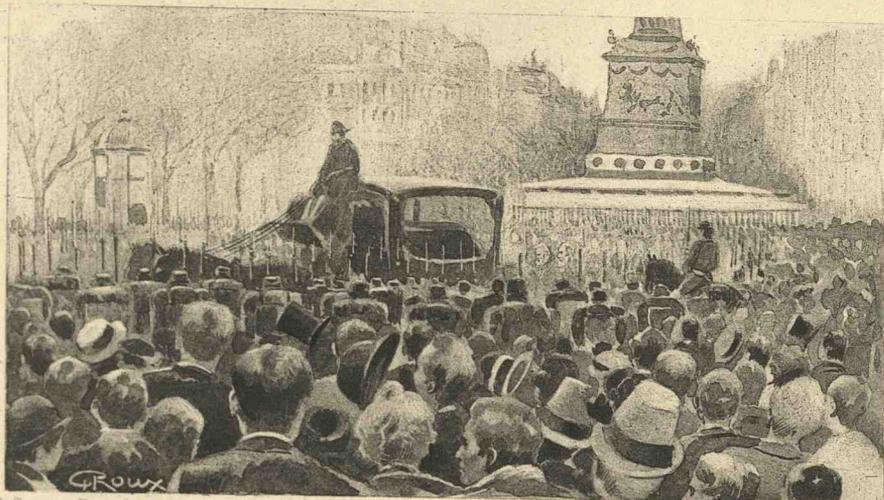
George Roux inv.

M. hél.

II

LA LUTTE

Hélas! c'est l'ignorance en colère. Il faut plaindre
Ceux que le grand rayon du vrai ne peut atteindre.
D'ailleurs, qu'importe, ami! L'honneur est avec nous.
Oui, plains ces insulteurs acceptant à genoux
L'horrible paix qui prend la France en sa tenaille!
Que leur ingratitude imbécile s'en aille
Devant l'histoire, avec ton dédain et le mien.
Ils traiteraient Jésus comme un bohémien;



George Roux inv.

M. héli.

IV

L'ENTERREMENT

*

Le tambour bat aux champs et le drapeau s'incline.
De la Bastille au pied de la morne colline
Où les siècles passés près du siècle vivant
Dorment sous les cyprès peu troublés par le vent,
Le peuple a l'arme au bras ; le peuple est triste ; il pense ;
Et ses grands bataillons font la haie en silence.

★

Que ce jeune lutteur illustre et plein de foi,
Disparu dans le lieu profond qui nous réclame,
O peuple, ait à jamais près de lui ta grande âme!
Tu la lui donnas, peuple, en ce suprême adieu.
Que dans la liberté superbe du ciel bleu,
Il assiste, à présent qu'il tient l'arme inconnue,
Aux luttes du devoir et qu'il les continue.
Le droit n'est pas le droit seulement ici-bas;
Les morts sont des vivants mêlés à nos combats,
Ayant tantôt le bien, tantôt le mal pour cibles;
Parfois on sent passer leurs flèches invisibles.
Nous les croyons absents, ils sont présents; on sort
De la terre, des jours, des pleurs, mais non du sort;
C'est un prolongement sublime que la tombe.
On y monte étonné d'avoir cru qu'on y tombe.
Comme dans plus d'azur l'hirondelle émigrant,
On entre plus heureux dans un devoir plus grand;
On voit l'utile avec le juste parallèle;
Et l'on a de moins l'ombre et l'on a de plus l'aile.
O mon fils béni, sers la France, du milieu
De ce gouffre d'amour que nous appelons Dieu,
Ce n'est pas pour dormir qu'on meurt, non, c'est pour faire
De plus haut ce que fait en bas notre humble sphère;

C'est pour le faire mieux, c'est pour le faire bien.
Nous n'avons que le but, le ciel a le moyen.
La mort est un passage où pour grandir tout change;
Qui fut sur terre athlète est dans l'abîme archange;
Sur terre on est borné, sur terre on est banni,
Mais là-haut nous croissons sans gêner l'infini;
L'âme y peut déployer sa subite envergure;
C'est en perdant son corps qu'on reprend sa figure.
Va donc, mon fils! va donc, esprit! deviens flambeau.
Rayonne. Entre en planant dans l'immense tombeau.
Sers la France. Car Dieu met en elle un mystère,
Car tu sais maintenant ce qu'ignore la terre,
Car la vérité brille où l'éternité luit,
Car tu vois la lumière et nous voyons la nuit.

Paris, 18 mars.

V

Coup sur coup. Deuil sur deuil. Ah! l'épreuve redouble.
Soit. Cet homme pensif l'acceptera sans trouble.
Certe, il est bon qu'ainsi soient traités quelques-uns.
Quand d'âpres combattants, mages, soldats, tribuns,
Apôtres, ont donné leur vie aux choses justes,
Ils demeurent debout dans leurs douleurs robustes.
Tu le sais, Guernesey, tu le sais, Caprera.

Sa conscience est fixe et rien n'y bougera.
Car, quel que soit le vent qui souffle sur leur flamme
Les principes profonds ne tremblent pas dans l'âme;
Car c'est dans l'infini que leur feu calme luit;
Car l'ouragan sinistre acharné sur la nuit
Peut secouer là-haut l'ombre et ses sombres toiles,
Sans faire dans leurs plis remuer les étoiles.



I

LES PRÉCURSEURS

Sur l'être et sur la créature
Dans tous les temps l'homme incliné
A toujours dit à la nature :
O gouffre! pourquoi suis-je né?
Parfois croyants, parfois athées,
Nous ajoutons aux Prométhées
Les Euclides et les Keplers ;
Nos doutes, nuages funèbres,
Montent au ciel pleins de ténèbres,
Et redescendent pleins d'éclairs.

O fronts où flambent les idées!
Au bord du gouffre, au fond des cieus,
Que de figures accoudées!
Que de regards mystérieux!
O les prunelles étoilées
Des Miltons et des Galilées!
Sombres Dantes au front bruni,
Vos talons sont dignes des astres!
Vos esprits, ô noirs Zoroastres,
Sont les chevaux de l'infini.

Oser monter, oser descendre,
Tout est là. Chercher, oser voir!
Car Jason s'appelle entreprendre
Et Gama s'appelle vouloir.
Quand le chercheur hésite encore,
L'œil sur la nuit, l'œil sur l'aurore,
Reculant devant le secret,
Tremblant devant l'hiéroglyphe,
La volonté, brusque hippogriffe,
Dans son crépuscule apparaît!

C'est sur ce coursier formidable,
Quand le génie humain voulut,
Qu'il aborda l'inabordable,
Seul avec sa torche et son luth.
Lorsqu'il partit, âme élancée,
L'astre Amour, le soleil Pensée,
Rayonnaient dans l'azur béant

Où la nuit tend ses sombres toiles,
Et Dieu donna ces deux étoiles
Pour éperons à ce géant.

Les grands cœurs en qui Dieu se crée
Ont, tandis qu'autour d'eux tout fuit,
La curiosité sacrée
Du précipice et de la nuit.
Toute découverte est un gouffre.
Mourir, qu'importe! on plonge, on souffre;
Vivre inutile, c'est trop long.
De l'insensé naît le sublime;
Et derrière lui dans l'abîme
Empédocle attire Colomb.

Mers qu'on sonde! cieux qu'on révèle!
Chacun de ces chercheurs de Dieu
Prend un infini sur son aile,
Fulton le vert, Herschell le bleu;
Magellan part, Fourier s'envole;
La foule ironique et frivole
Ignore ce qu'ils ont rêvé,
Les voit sombrer dans l'étendue,
Et dit : C'est une âme perdue.
Foule! c'est un monde trouvé!

III

Temps affreux! ma pensée est, dans ce morne espace
Où l'imprévu surgit, où l'inattendu passe,
Une plaine livrée à tous les pas errants.
Les faits l'un après l'autre arrivent, noirs et grands.
J'écris ce livre, jour par jour, sous la dictée
De l'heure qui se dresse et fuit épouvantée;
Les semaines de l'An Terrible sont autant
D'hydres que l'enfer crée et que le gouffre attend;
L'événement s'en va, roulant des yeux de flamme,
Après avoir posé sa griffe sur mon âme,
Laisant à mon vers triste, âpre, meurtri, froissé,
Cette trace qu'on voit quand un monstre a passé.
Ceux qui regarderaient mon esprit dans cette ombre,
Le trouveraient couvert des empreintes sans nombre
De tous ces jours d'horreur, de colère et d'ennui,
Comme si des lions avaient marché sur lui.



IV

UN CRI

Quand finira ceci? Quoi! ne sentent-ils pas
Que ce grand pays croule à chacun de leurs pas!
Châtier qui? Paris! — Paris veut être libre.
Ici le monde, et là Paris; c'est l'équilibre.
Et Paris est l'abîme où couve l'avenir.
Pas plus que l'océan on ne peut le punir,
Car dans sa profondeur et sous sa transparence
On voit l'immense Europe ayant pour cœur la France.

Combattants! combattants! qu'est-ce que vous voulez?
Vous êtes comme un feu qui dévore les blés,
Et vous tuez l'honneur, la raison, l'espérance!
Quoi! d'un côté la France et de l'autre la France!
Arrêtez! c'est le deuil qui sort de vos succès.
Chaque coup de canon de français à français
Jette, — car l'attentat à sa source remonte, —
Devant lui le trépas, derrière lui la honte.
Verser, mêler, après septembre et février,
Le sang du paysan, le sang de l'ouvrier,
Sans plus s'en soucier que de l'eau des fontaines!
Les latins contre Rome et les grecs contre Athènes!
Qui donc a décrété ce sombre égorgement?
Si quelque prêtre dit que Dieu le veut, il ment!
Mais quel vent souffle donc? Quoi? pas d'instant lucides!
Se retrouver héros pour être fratricides!
Horreur!

Mais voyez donc, dans le ciel, sur vos fronts,
Flotter l'abaissement, l'opprobre, les affronts!
Mais voyez donc là-haut ce drapeau d'ossuaire,
Noir comme le linceul, blanc comme le suaire!
Pour votre propre chute ayez donc un coup d'œil!
C'est le drapeau de Prusse et le drapeau du deuil!
Ce haillon insolent, il vous a sous sa garde.
Vous ne le voyez pas; lui, sombre, il vous regarde;
Il est comme l'Égypte au-dessus des hébreux,
Lourd, sinistre, et sa gloire est d'être ténébreux.
Il est chez vous. Il règne. Ah! la guerre civile,

Non, l'espoir de me voir petit sera trompé.
Quoi! je serais sophiste ayant été prophète!
Mon triomphe ne peut renier ma défaite;
J'entends rester le même, ayant beaucoup vécu,
Et qu'en moi le vainqueur soit fidèle au vaincu.
Non, je n'ai pas besoin, Dieu, que tu m'avertisses;
Pas plus que deux soleils je ne vois deux justices;
Nos ennemis tombés sont là; leur liberté
Et la nôtre, ô vainqueurs, c'est la même clarté.
En éteignant leurs droits nous éteignons nos astres.
Je veux, si je ne puis après tant de désastres
Faire de bien, du moins ne pas faire de mal.

La chimère est aux rois, le peuple a l'idéal.

Quoi! bannir celui-ci, jeter l'autre aux bastilles!
Jamais! Quoi! déclarer que les prisons, les grilles,
Les barreaux, les geôliers et l'exil ténébreux,
Ayant été mauvais pour nous, sont bons pour eux!
Non, je n'ôterai, moi, la patrie à personne;
Un reste d'ouragan dans mes cheveux frissonne,
On comprendra qu'ancien banni, je ne veux pas
Faire en dehors du juste et de l'honnête un pas;
J'ai payé de vingt ans d'exil ce droit austère
D'opposer aux fureurs un refus solitaire
Et de fermer mon âme aux aveugles courroux;
Si je vois les cachots sinistres, les verrous,
Les chaînes menacer mon ennemi, je l'aime,
Et je donne un asile à mon proscripteur même;

On voue au meurtre un culte; on laisse de côté
Ce qu'on glorifiait si haut, loi, liberté;
On prêche un nouveau dogme, on se fait néophyte
De tous les attentats hideux dont on profite.
Talion! pour le peuple ici, là pour le roi.
Vous arrêtez Chaudey, j'emprisonne Lockroy.
Ah! vous êtes inepte, eh bien, je suis stupide.
Ah! vous niez le droit, eh bien, je le lapide!

Quoi! parce que Ferré, parce que Galiffet
Versent le sang, je dois, moi, commettre un forfait!
On brûle un pont, je brûle une bibliothèque.
On tue un colonel, je tue un archevêque;
On tue un archevêque, eh bien, moi, je tuerai
N'importe qui, le plus de gens que je pourrai.
Quoi! parce qu'un gredin fait fusiller un homme,
J'en fais arquebuser trois cents, et ce qu'on nomme
Meurtre chez lui sera bonne action chez moi!
Dent pour dent. Par l'horreur je réplique à l'effroi.
Vous frappez la patrie, eh bien, moi, je l'achève!
Ah! vous lui faites, vous, l'effet d'un mauvais rêve,
Eh bien, moi, je lui vais donner le cauchemar.
Vous êtes Érostrate, eh bien, je suis Omar.

O joute monstrueuse! effroyables escrimes!
Avec des malfaiteurs se battre à coups de crimes!
Ils ont sabré, frappons! ils ont volé, pillons!
Semons leur infamie en nos propres sillons.
Quoi! notre œuvre et la leur germeront pêle-mêle!

VII

Le penseur est lugubre au fond des solitudes.
Ce n'est plus l'esprit calme aux graves attitudes ;
Les éclairs indignés dans sa prunelle ont lui ;
Il n'est plus libre, il a de la colère en lui ;
Il est le prisonnier sinistre de la haine.
Lui, ce frère apaisant l'homme dans sa géhenne,
Lui, dont la vie en flots d'amour se répandit,
Lui le consolateur, le voilà qui maudit !
Lui qui croyait n'avoir jamais d'autre souffrance
Que tout le genre humain, il souffre dans la France ;
Il reconnaît qu'il est sur terre un coin sacré,
La patrie, et cher, même au cœur démesuré,
Et que l'âme du sage est quelquefois amère,
Et qu'il redevient fils s'il voit saigner sa mère.

Certe, il ne sera pas toujours désespéré.
Un jour dans son regard reviendront par degré
Les augustes rayons de l'aube après l'éclipse ;
On verra, certe, après l'infâme apocalypse,
Reparaître sur lui lentement les blancheurs
Que Dieu fait dans la nuit poindre au front des chercheurs,

Et que de loin envoie à l'homme, au gouffre, au baigne,
Le grand astre caché derrière la montagne.
Oui, la paix renaîtra. Les peuples s'aimeront.

En attendant, il gronde et médite. L'affront
Est une majesté de plus pour ce génie.
Il a des flamboiements de fureur infinie;
Fauve, il menace. Arrière, union, joie, amour!
On doit la paix au cygne et la guerre au vautour.
Est-ce qu'on ne voit pas qu'il pleure sa patrie?

Il jette aux vents sa strophe irritée et meurtrie;
Par moments il regarde au loin, l'œil plein d'ennui;
On dirait qu'il fait fuir des monstres devant lui
Avec une secousse énorme de crinière;
Il semble un spectre errant qui n'a plus de tanière;
Son pied heurte inquiet le sol traître et peu sûr.
Deuil! la nuit sans étoile et le ciel sans azur;
L'Europe aux fers; au lieu de la France une morte.
La lumière est vaincue et le néant l'emporte;
L'avenir se dédit, la gloire se dément;
Plus d'honneur, plus de foi, plus rien; l'abaissement,
L'oubli, l'opprobre, un flot de lâcheté qui monte.

Il sent l'âpre aiguillon de toute cette honte;
L'allure du blessé redoutable lui sied.
Ce lion boite ayant cette épine à son pied.



I

LES DEUX TROPHÉES

★

Peuple, ce siècle a vu tes travaux surhumains.
Il t'a vu repétrir l'Europe dans tes mains.
Tu montras le néant du sceptre et des couronnes
Par ta façon de faire et défaire des trônes ;
A chacun de tes pas tout croissait d'un degré ;
Tu marchais, tu faisais sur le globe effaré

Un ensemencement formidable d'idées ;
Tes légions étaient les vagues débordées
Du progrès s'élevant de sommets en sommets ;
La révolution te guidait ; tu semais
Danton en Allemagne et Voltaire en Espagne ;
Ta gloire, ô peuple, avait l'aurore pour compagne,
Et le jour se levait partout où tu passais ;
Comme on a dit les Grecs on disait les Français ;
Tu détruisais le mal, l'enfer, l'erreur, le vice,
Ici le moyen âge et là le saint-office ;
Superbe, tu luttais contre tout ce qui nuit ;
Ta clarté grandissante engloutissait la nuit ;
Toute la terre était à tes rayons mêlée ;
Tandis que tu montais dans ta voie étoilée,
Les hommes t'admiraient, même dans tes revers ;
Parfois tu t'envolais planant ; et l'univers,
Vingt ans, du Tage à l'Elbe et du Nil à l'Adige,
Fut la face éblouie, et tu fus le prodige ;
Et tout disparaissait, — Histoire, souviens-t'en, —
Même le chef géant, sous le peuple titan.

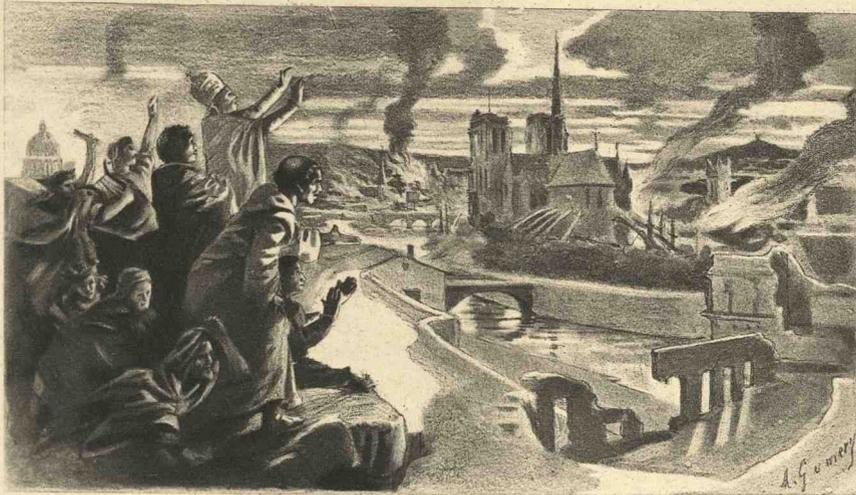
De là deux monuments élevés à ta gloire,
Le pilier de puissance et l'arche de victoire,
Qui tous deux sont toi-même, ô peuple souverain,
L'un étant de granit et l'autre étant d'airain.

Penser qu'on fut vainqueur autrefois est utile.
Oh ! ces deux monuments, que craint l'Europe hostile,
Comme on va les garder, et comme nuit et jour

Ton invincible épée, ô patrie éperdue!
Ils sont là ceux par qui tomba l'homme de Ham!
C'est devant Reichshoffen qu'on efface Wagram!
Marengo raturé, c'est Waterloo qui reste.
La page altière meurt sous la page funeste;
Ce qui souille survit à ce qui rayonna;
Et pour garder Forbach on supprime Iéna!
Mac-Mahon fait de loin pleuvoir une rafale
De feu, de fer, de plomb sur l'arche triomphale.
Honte! un drapeau tudesque étend sur nous ses plis,
Et regarde Sedan souffleter Austerlitz!
Où sont les Charentons, France? où sont les Bicêtres?
Est-ce qu'ils ne vont pas se lever, les ancêtres,
Ces dompteurs de Brunswick, de Cobourg, de Bouillé,
Terribles, secouant leur vieux sabre rouillé,
Cherchant au ciel la grande aurore évanouie!
Est-ce que ce n'est pas une chose inouïe
Qu'ils soient violemment de l'histoire chassés,
Eux qui se prodiguaient sans jamais dire : Assez!
Eux qui tinrent le pape et les rois, l'ombre noire
Et le passé, captifs et cernés dans leur gloire,
Eux qui de l'ancien monde avaient fait le blocus,
Eux les pères vainqueurs, par nous les fils vaincus!

Hélas! ce dernier coup après tant de misères,
Et la paix incurable où saignent deux ulcères,
Et tous ces vains combats, Avron, Bourget, l'Haÿ!
Après Strasbourg brûlée, après Paris trahi!
La France n'est donc pas encore assez tuée?

A-t-on déshonoré la guerre en renonçant
A l'effusion folle et sinistre du sang?
A-t-on refait le code à l'image du juste?
A-t-on bâti l'autel de la clémence auguste?
A-t-on édifié le temple où la clarté
Se condense en raison et devient liberté?
A-t-on doté l'enfant et délivré la femme?
A-t-on planté dans l'homme, au plus profond de l'âme,
L'arbre du vrai, croissant de l'erreur qui décroît?
Offre-t-on au progrès, toujours trop à l'étroit,
Quelque élargissement d'horizon et de route?
Non; des ruines; rien. Soit. Quant à moi, je doute
Qu'on soit quitte pour dire au peuple murmurant :
Ce qu'on fait est petit, mais ce qu'on brise est grand.



A. Gumery inv.

M. héli.

III

PARIS INCENDIÉ

★

Mais où donc ira-t-on dans l'horreur? et jusqu'où?

Une voix basse dit : Pourquoi pas? et Moscou?

Ah! ce meurtre effrayant est un meurtre imbécile!
Supprimer l'Agora, le Forum, le Pœcile,

La cité qui résume Athènes, Rome et Tyr,
Faire de tout un peuple un immense martyr,
Changer le jour en nuit, changer l'Europe en Chine,
Parce qu'il fut un ours appelé Rostopschine !
Il faut brûler Paris, puisqu'on brûla Moscou !
Parce que la Russie adora son licou,
Parce qu'elle voulut, broyant sa ville en cendre,
Chasser Napoléon pour garder Alexandre,
Parce que cela plut au czar en son divan,
Parce que, l'œil fixé sur la croix d'or d'Yvan,
Un barbare a sauvé son pays par un crime,
Il faut jeter la France étoilée à l'abîme !
Mais vous par qui les droits du peuple sont trahis,
Vous commettez le crime et perdez le pays !
Ce Rostopschine est grand de la grandeur sauvage ;
La stature qui peut rester à l'esclavage,
Il l'a toute, et cet homme, une torche à la main,
Rentre dans sa patrie et sort du genre humain ;
C'est le vieux scythe noir, c'est l'antique gépide ;
Il est féroce, il est sublime, il est stupide ;
On sait ce qu'il a fait, on ne sait s'il comprit ;
Il serait un héros s'il était un esprit.
Les siècles sur leur cime ont quatre sombres flammes ;
L'une où brille altier, vil, roi des gloires infâmes,
Le meurtrier d'Éphèse embouchant son clairon,
L'autre où se dresse Omar, l'autre où chante Néron ;
Rostopschine est comme eux flamboyant dans l'histoire ;
De ces quatre lueurs la sienne est la moins noire.
Mais vous, qui venez-vous copier ?

Vous pencher
Sur Paris! allumer un cinquième bûcher!
Quoi! l'on verrait Paris comme la neige fondre!
Quoi! vous vous méprenez à ce point de confondre
La ville qui nuisait et la ville qui sert!
Moscou fut la Babel sinistre du désert,
L'autre où la raison boite, où la vérité louche,
Citadelle du moine et du boyard, farouche
Au point que nul progrès ne put habiter là,
Nid d'éperviers d'où Pierre, un vautour, s'envola.
Moscou c'était l'Asie et Paris c'est l'Europe.
Quoi! du même linceul inepte on enveloppe
Et dans la même tombe on veut faire tenir
Moscou, le passé triste, et Paris, l'avenir!
Moscou de moins, qu'importe? ôtez Paris, quelle ombre!
La boussole est perdue et le navire sombre;
Le progrès stupéfait ne sait plus son chemin.
Si vous crevez cet œil énorme au genre humain,
Ce cyclope est aveugle, et, hors des faits possibles,
Il marche en tâtonnant avec des cris terribles;
Du côté de la pente il va dans l'inconnu.

★

Sans Paris, l'avenir naîtra reptile et nu.
Paris donne un manteau de lumière aux idées,
Les erreurs, s'il les a seulement regardées,
Tremblent subitement et s'écroulent, ayant
En elles le rayon de cet œil foudroyant.
Comme au-dessous du temple on retrouve la crypte,
Et comme sous la Grèce on retrouve l'Égypte,
Et sous l'Égypte l'Inde, et sous l'Inde la nuit,
Sous Paris, par les temps et les races construit,
On retrouve, en creusant, toute la vieille histoire.
L'homme a gagné Paris ainsi qu'une victoire.
Le lui prendre à présent, c'est lui rendre son bât,
C'est frustrer son labeur, c'est voler son combat.
A quoi bon avoir tant lutté si tout s'effondre!
Thèbe, Ellorah, Memphis, Carthage, aujourd'hui Londres,
Tous les peuples, qu'unit un vénérable hymen,
De la raison humaine et du devoir humain
Ont créé l'alphabet, et Paris fait le livre.
Paris règne. Paris, en existant, délivre.
Par cela seul qu'il est, le monde est rassuré.

Un vaisseau comme un sceptre étendant son beaupré
Est son emblème; il fait la grande traversée,

Il part de l'ignorance et monte à la pensée.
Il sait l'itinéraire ; il voit le but ; il va
Plus loin qu'on ne voulut, plus haut qu'on ne rêva,
Mais toujours il arrive ; il cherche, il crée, il fonde,
Et ce que Paris trouve est trouvé pour le monde.
Une évolution du globe tout entier
Veut Paris pour pivot et le prend pour chantier,
Et n'est universelle enfin qu'étant française.
Londre a Charles premier, Paris a Louis seize,
Londre a tué le roi, Paris la royauté ;
Ici le coup de hache à l'homme est limité,
Là c'est la monarchie énorme et décrépète,
C'est le passé, la nuit, l'enfer, qu'il décapite.
Un mot que dit Paris est un ambassadeur ;
Paris sème des lois dans toute profondeur.
Sans cesse, à travers l'ombre et la brume malsaine,
Il sort de cette forge, il sort de cette cène
Une flamme qui parle ; il remplit le ciel bleu
De l'éternel départ de ses langues de feu.
On voit à chaque instant une troupe de rêves
Sublimes, qui, portant des flambeaux ou des glaives,
S'échappe de Paris et va dans l'univers ;
Dante vient à Paris faire son premier vers ;
Là Montesquieu construit les lois, Pascal les règles ;
C'est de Paris que prend son vol l'essaim des aigles.

Paris veut que tout monte au suprême degré ;
Il dresse l'idéal sur le démesuré ;
A l'appui du progrès, à l'appui des idées,

★

Sombre année. Épopée en trois livres hideux.
Les hommes n'ont rien vu de tel au-dessus d'eux.
Attila. Puis Caïn. Maintenant Érostrate.

O torche misérable, abjecte, aveugle, ingrate!
Quoi! disperser la ville unique à tous les vents!
Ce Paris qui remplit de son cœur les vivants,
Et fait planer qui rampe et penser qui végète!
Jeter au feu Paris comme le pâtre y jette,
En le poussant du pied, un rameau de sapin!
Quoi! tout sacrifier! quoi! le grenier du pain!
Quoi! la Bibliothèque, arche où l'aube se lève,
Insondable A B C de l'idéal, où rêve,
Accoudé, le progrès, ce lecteur éternel,
Porte éclatante ouverte au bout du noir tunnel,
Grange où l'esprit de l'homme a mis sa gerbe immense!

Pour qui travaillez-vous? où va votre démence?
Deux faces ici-bas se regardent, le jour
Et la nuit, l'âpre Haine et le puissant Amour,
Deux principes, le bien et le mal, se soufflettent,
Et deux villes, qui sont deux mystères, reflètent
Ce choc de deux éclairs devant nos yeux émus,

Et Rome est Arimane et Paris est Ormus.
Rome est le maître-autel où les vieux dogmes fument;
Au sommet de Paris à flots de pourpre écument
En pleine éruption toutes les vérités,
La justice, jetant des rayons irrités,
La liberté, le droit, ces grandes clartés vierges.
En face de la Rome où vacillent les cierges,
Des révolutions Paris est le volcan.
Ici l'Hôtel de Ville et là le Vatican.
C'est au profit de l'un qu'on supprimerait l'autre.
Rome hait la raison dont Paris est l'apôtre.
O malheureux! voyez où l'on vous entraîna.
Devant le lampion vous éteignez l'Etna!
Il ne resterait plus que cette lueur vile.
Le Vatican prospère où meurt l'Hôtel de Ville.
Deuil! folie! immoler l'âme au suaire noir,
La parole au bâillon, l'étoile à l'éteignoir,
La vérité qui sauve au mensonge qui frappe,
Et le Paris du peuple à la Rome du pape!

★

Le genre humain peut-il être décapité?

Vous imaginez-vous cette haute cité
Qui fut des nations la parole, l'ouïe,

La vision, la vie et l'âme, évanouie!
Vous représentez-vous les peuples la cherchant?
On ne voit plus sa lampe, on n'entend plus son chant.
C'était notre théâtre et notre sanctuaire;
Elle était sur le globe ainsi qu'un statuaire
Sculptant l'homme futur à grands coups de maillet;
L'univers espérait quand elle travaillait;
Elle était l'éternelle, elle était l'immortelle;
Qu'est-il donc arrivé d'horrible? où donc est-elle?
Vous les figurez-vous s'arrêtant tout à coup?
Quel est ce pan de mur dans les ronces debout?
Le Panthéon; ce bronze épars, c'est la Colonne;
Ce marais où l'essaim des corbeaux tourbillonne,
C'est la Bastille; un coin farouche où tout se tait,
Où rien ne luit, c'est là que Notre-Dame était;
La limace et le ver souillent de leurs morsures
Les pierres, ossements augustes des masures;
Pas un toit n'est resté de toutes ces maisons
Qui du progrès humain reflétaient les saisons;
Pas une de ces tours, silhouettes superbes,
Plus de ponts, plus de quais; des étangs sous des herbes,
Un fleuve extravasé dans l'ombre, devenu
Informe, et s'en allant dans un bois inconnu;
Le vague bruit de l'eau que le vent triste emporte.
Et voyez-vous l'effet que ferait cette morte!

★

Oh! l'applaudissement des spectres est terrible!
Peuple, sur ta cité, comme aux temps de la Bible,
Quand l'incendie aux crins de flamme se leva,
Quand, ainsi que Ninive en proie à Jéhovah,
Lutèce agonisa, maison de la lumière;
Quand le Louvre prit feu comme un toit de chaumière
Avec mil huit cent trente, avec quatrevingt-neuf!
Quand la Seine coula rouge sous le pont Neuf;
Quand le Palais, école où la justice épelle,
Soudain se détachant de la Sainte-Chapelle,
Tomba comme un haillon qu'une femme découd;
Quand la destruction empourpra tout à coup
Le haut temple où Voltaire et Jean-Jacques dormirent,
Et tout ce vaste amas que les peuples admirent,
Dômes, arcs triomphaux, cirques, frontons, pavois,
D'où partent des clartés et d'où sortent des voix;
Quand on crut un moment voir la cité de gloire,
D'espérance et d'azur changée en ville noire,
Et Paris en fumée affreuse dissipé;
Ce flamboiement lugubre, ainsi que dans Tempé
Avril vient doucement agiter les colombes,
Réveilla dans l'horreur sépulcrale les tombes;
Et l'horizon s'emplit de fantômes criant :

★

Oh! l'applaudissement des spectres est terrible!
Peuple, sur ta cité, comme aux temps de la Bible,
Quand l'incendie aux crins de flamme se leva,
Quand, ainsi que Ninive en proie à Jéhovah,
Lutèce agonisa, maison de la lumière;
Quand le Louvre prit feu comme un toit de chaumière
Avec mil huit cent trente, avec quatrevingt-neuf!
Quand la Seine coula rouge sous le pont Neuf;
Quand le Palais, école où la justice épelle,
Soudain se détachant de la Sainte-Chapelle,
Tomba comme un haillon qu'une femme découd;
Quand la destruction empourpra tout à coup
Le haut temple où Voltaire et Jean-Jacques dormirent,
Et tout ce vaste amas que les peuples admirent,
Dômes, arcs triomphaux, cirques, frontons, pavois,
D'où partent des clartés et d'où sortent des voix;
Quand on crut un moment voir la cité de gloire,
D'espérance et d'azur changée en ville noire,
Et Paris en fumée affreuse dissipé;
Ce flamboiement lugubre, ainsi que dans Tempé
Avril vient doucement agiter les colombes,
Réveilla dans l'horreur sépulcrale les tombes;
Et l'horizon s'emplit de fantômes criant :

O trépassés, venez voir mourir l'Orient!
Les méduses riaient avec leurs dents funèbres,
Le ciel eut peur, la joie infâme des ténèbres
Éclata, l'ombre vint insulter le flambeau;
Torquemada sortit du gouffre et dit : C'est beau!
Cisneros dit : Voilà le grand bûcher de l'Homme!
Sanchez grinça : L'abîme est fait. Regarde, ô Rome!
Tout ce qu'on nomme droit, principes absolus,
République, raison et liberté, n'est plus!
Tous les bourreaux, depuis Néron jusqu'à Zoïle,
Contents, vinrent jeter un tison dans la ville,
Et Borgia donna sa bénédiction.
Czars, sultans, Escobar, Rufin, Trimalcion,
Tous les conservateurs de l'antique souffrance,
Admirèrent, disant : C'est fini. Plus de France!
Ce qui s'achève ainsi ne recommence point.
A Danton interdit Brunswick montra le poing;
On entendit mugir le veau d'or dans l'étable;
Dans cette heure où le ciel devint épouvantable,
Le groupe monstrueux de tous les hommes noirs,
Sombre, et pour espérance ayant nos désespoirs,
Voyant sur toi, Paris, la mort ouvrir son aile,
Eut l'éblouissement de la nuit éternelle.

IV

Est-il jour? est-il nuit? horreur crépusculaire!
Toute l'ombre est livrée à l'immense colère.
Coups de foudre, bruits sourds. Pâles, nous écoutons.
Le supplice imbécile et noir frappe à tâtons.
Rien de divin ne luit. Rien d'humain ne surnage.
Le hasard formidable erre dans le carnage,
Et mitraille un troupeau de vaincus, sans savoir
S'ils croyaient faire un crime ou remplir un devoir.
L'ombre engloutit Babel jusqu'aux plus hauts étages.
Des bandits ont tué soixante-quatre otages,
On réplique en tuant six mille prisonniers.
On pleure les premiers, on raille les derniers.
Le vent qui souffle a presque éteint cette veilleuse
La conscience. O nuit! brume! heure périlleuse!
Les exterminateurs semblent doux, leur fureur
Plaît, et celui qui dit : Pardonnez! fait horreur.
Ici l'armée et là le peuple; c'est la France
Qui saigne; et l'ignorance égorge l'ignorance.
Le droit tombe. Excepté Caïn, rien n'est debout.
Une sorte de crime épars flotte sur tout.

Je blâme sans pudeur les massacres en grand ;
Je ne bois pas de sang ; l'ordre, à l'état flagrant,
Exterminant, hurlant, bavant, tâchant de mordre,
Me semble, à moi songeur, fort semblable au désordre ;
J'assiste sans plaisir à ce hideux tournoi :
Cissey contre Duval, Rigault contre Vinoy.
Je hais qu'on joute à qui sera le plus féroce ;
Qu'un gueux aille pieds nus ou qu'il roule carrosse,
Qu'il soit prince ou goujat, j'ai le très méchant goût
De tout jeter, goujat et prince, au même égout ;
Mon mépris est égal pour la scélératesse
Qu'on tutoie et pour celle à qui l'on dit altesse ;
Je crois, s'il faut choisir, que je préfère encor
Le crime teint de boue au crime brodé d'or ;
J'excuse l'ignorant ; je ne crains pas de dire
Que la misère explique un accès de délire,
Qu'il ne faut pas pousser les gens au désespoir,
Que, si des dictateurs font un forfait bien noir,
L'homme du peuple en est juste aussi responsable
Que peut l'être d'un coup de vent le grain de sable ;
Le sable, arraché, pris et poussé par le vent,
Entre dans le simoun affreux, semble vivant,
Brûle et tue, et devient l'atome de l'abîme ;
Il fait la catastrophe et le vent fait le crime ;
Le vent c'est le despote. En ces obscurs combats,
S'il faut frapper, frappez en haut, et non en bas.
Si Rigault fut chacal, on a tort d'être hyène.
Quoi ! jeter un faubourg de Paris à Cayenne !
Quoi ! tous ces égarés, en faire des forçats !

Non! je hais l'île-aux-Pins et j'exècre Mazas.
Johannard est cruel et Serisier infâme.
Soit. Mais comprenez-vous quelle nuit a dans l'âme
Le travailleur sans pain l'été, sans feu l'hiver,
Qui voit son nouveau-né pâlir, nu comme un ver,
Qui lutte et souffre avec la faim pour récompense,
Qui ne sait rien, sinon qu'on l'opprime, et qui pense
Que détruire un palais, c'est détruire un tyran?
Que de douleurs! combien de chômages par an!
Songez-y, ne peut-il perdre enfin patience?

Le croirait-on? j'écoute en moi la conscience!
Quand j'entends crier : Mort! frappez! sabrez! — je vais
Jusqu'à trouver qu'un meurtre au hasard est mauvais;
Je m'étonne qu'on puisse, à l'époque où nous sommes,
Dans Paris, aller prendre une dizaine d'hommes,
Dire : Ils sont à peu près du quartier qui brûla, —
Mitrailler à la hâte en masse tout cela,
Et les jeter vivants ou morts dans la chaux vive;
Je recule devant une fosse plaintive;
Ils sont là, je le sais, l'un sur l'autre engloutis,
Le mâle et la femelle, hélas, et les petits!
Coupables, ignorants, innocents, pêle-mêle;
Autour du noir charnier mon âme bat de l'aile.
Si des râles d'enfants m'appellent dans ce trou,
Je voudrais de la mort tirer le froid verrou;
J'ai par des voix sortant de terre l'âme émue;
Je n'aime pas sentir sous mes pieds qu'on remue,
Et je ne me suis pas encore habitué

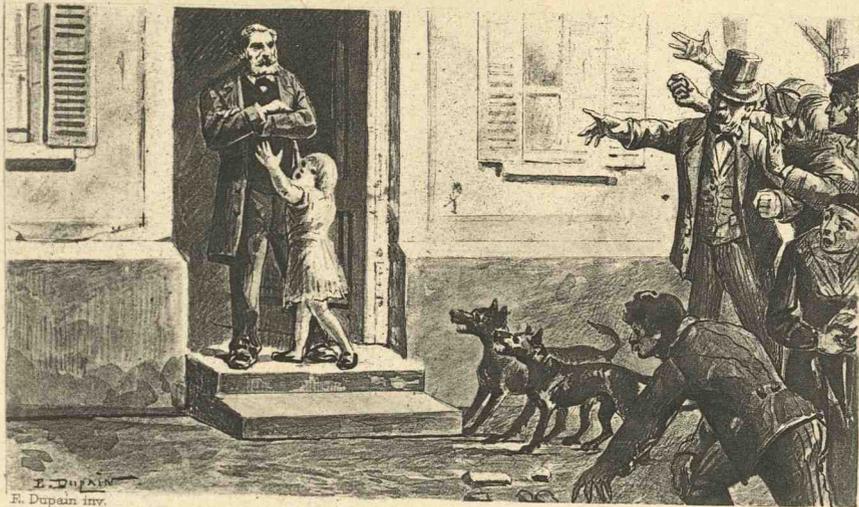
Quoi! cet homme n'est pas aux vengeances fougueux!
Il n'a point de colère et de haine, ce gueux!
Oui, l'accusation, je le confesse, est vraie.
Je voudrais dans le blé ne sarcler que l'ivraie;
Je préfère à la foudre un rayon dans le ciel;
Pour moi la plaie est mal guérie avec du fiel,
Et la fraternité, c'est la grande justice.
C'est à qui détruira; j'aime mieux qu'on bâtisse.
Pour moi la charité vaut toutes les vertus;
Ceux que puissants on blesse, on les panse abattus;
La pitié dans l'abîme où l'on souffre m'entraîne,
Et j'ai cette servante adorable pour reine;
Je tâche de comprendre afin de pardonner;
Je veux qu'on examine avant d'exterminer;
Un feu de peloton pour résoudre un problème
Me déplaît. Fusiller un petit garçon blême,
A quoi bon? Je voudrais qu'à l'école on l'admît,
Hélas! et qu'il vécût! — Là-dessus on frémit.
Ces opinions-là jamais ne se tolèrent!
« Et, pour comble d'effroi, les animaux parlèrent* . »
Un monsieur Ribeaucourt m'appelle individu.

Autre preuve. Une nuit, vers mon toit éperdu,
Une horde, poussant des hurlements infâmes,
Accourt, et deux enfants tout petits, quatre femmes
Sous les pierres, les cris de mort, l'horreur, l'effroi,
Se réveillent... — Qui donc est le bandit? C'est moi.

* DELILLE, *Géorgiques*. Pecudesque locutæ.

Le penseur hait la fête affreuse des tyrans.
Il voit Dieu calme au fond des gouffres transparents,
Et, saignant, pâle, après les épreuves sans nombre,
Se sent le bienvenu dans la profondeur sombre.
Il va. Sa conscience est là, rien ne dément
Cette boussole ayant l'idéal pour aimant ;
Plus de frontière, plus d'obstacle, plus de borne ;
Il plane. En vain sur lui la Fatalité morne
Tend son filet sinistre où dans les hideux fils
Se croisent les douleurs, les haines, les exils,
Il ne se plaint pas. Fier devant la tourbe immonde,
Il rit puisque le ciel s'offre à qui perd le monde,
Puisqu'il a pour abri cette hospitalité,
Et puisqu'il peut, ô joie ! ô gouffre ! ô liberté !
Domptant le sort, bravant le mal, perçant les voiles,
Par les hommes chassé, s'enfuir dans les étoiles !

JUIN



I

Un jour je vis le sang couler de toutes parts ;
Un immense massacre était dans l'ombre épars ;
Et l'on tuait. Pourquoi ? Pour tuer. O misère !
Voyant cela, je crus qu'il était nécessaire
Que quelqu'un élevât la voix, et je parlai.
Je dis que Montrevel et Bâville et Harlay
N'étaient point de ce siècle, et qu'en des jours de trouble
Par la noirceur de tous l'obscurité redouble ;
J'affirmai qu'il est bon d'examiner un peu
Avant de dire En joue et de commander Feu !

II

Quoi ! rester fraternel, c'est être chimérique !
Rêver l'Europe libre autant que l'Amérique,
Réclamer l'équité, l'examen, la raison,
C'est faire du nuage et du vent sa maison !
Voir un triomphe vaste et dur, ne pas s'y joindre,
Empêcher qu'il soit pire et tâcher qu'il soit moindre,
Quoi ! ne point accabler les malheureux, offrir
L'homme à l'homme, et l'asile à ceux qui vont mourir,
Ne pas prendre le faible et l'aveugle pour cible,
Pardonner, c'est vouloir habiter l'impossible !
Dire qu'on doit la loi juste, le droit commun
Même aux brigands, même aux bandits, c'est en être un !
N'importe ! il faut lutter. L'heure sombre est venue.
Quant à ton âge, eh bien, sois vieux, et continue,
Vétéran. Tu seras renié de nouveau.
Les plus cléments auront pitié de ton cerveau.
Tu seras le maudit qu'on raille et qu'on foudroie,
Tu seras insulté, hué, traqué, la proie
Des calomniateurs au crime toujours prêts,
Tu seras lapidé, proscrit. Eh bien, après ?



A. Gumery inv.

M. hél.

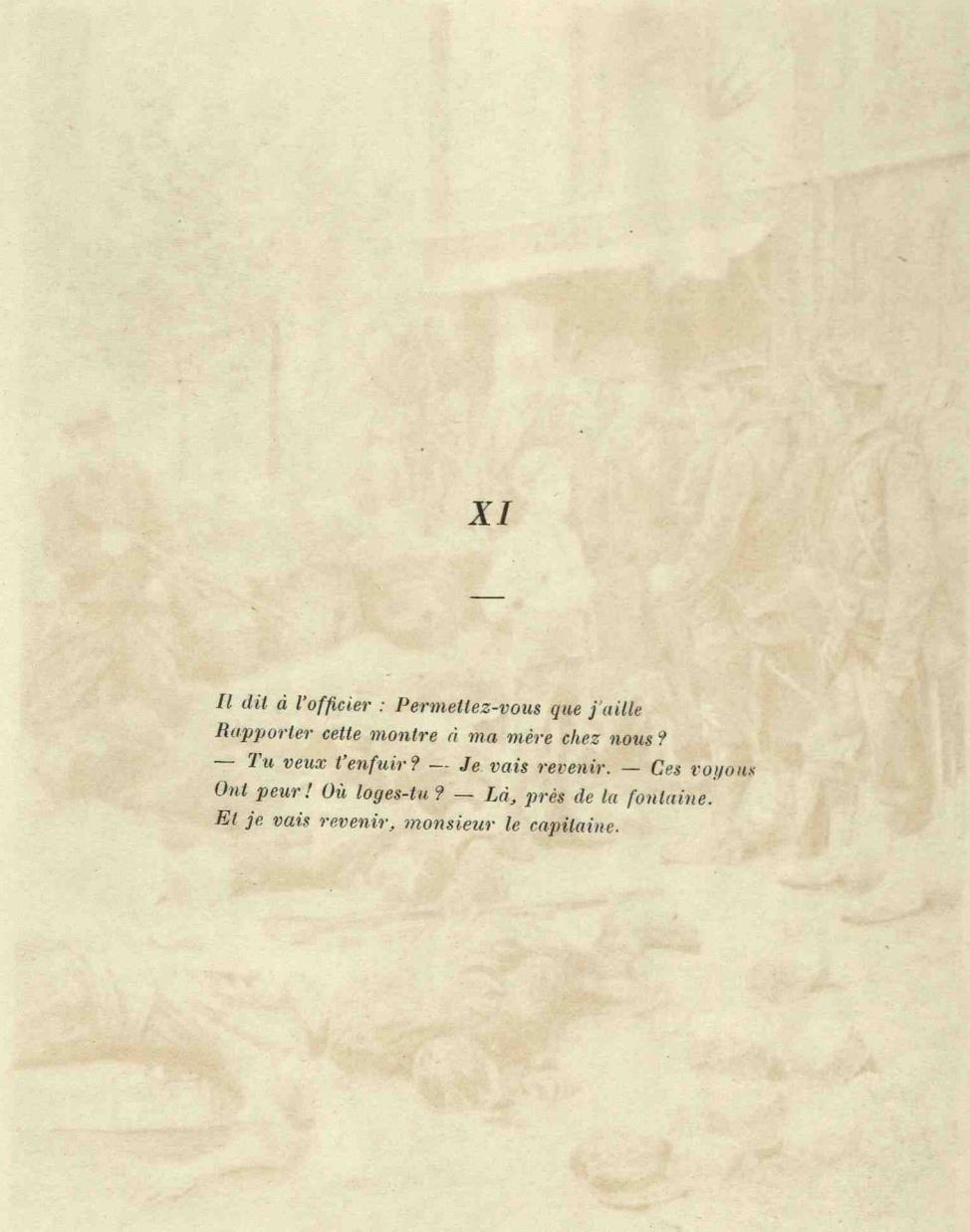
V

EN QUITTANT BRUXELLES

Ah! ce n'est pas aisé, suivre la voie étroite,
Donner tort à la foule et rester l'âme droite,
Protéger l'éternelle équité qu'on meurtrit.
Quand le proscrit l'essaie, on redonne au proscrit
Toute la quantité d'exil dont on dispose.

Pourtant n'exile point qui veut. C'est une chose

La pente des instincts fauves, le fatal vent
Du malheur en courroux profond se dépravant,
Cette sombre forêt que la guerre civile
Toujours révèle au fond de toute grande ville,
Dire : d'autres ont tout, et moi qu'est-ce que j'ai?
Songer, être en haillons, et n'avoir pas mangé,
Tout le mal sort de là. Pas de pain sur la table;
Il ne faut rien de plus pour être épouvantable.
Elle passe au milieu des foules sans pitié.
Quand on a triomphé, quand on a châtié,
Qu'a-t-on devant les yeux? la victoire aveuglante.
Tout Versailles est en fête. Elle se tait sanglante.
Le passant rit, l'essaim des enfants la poursuit
De tous les cris que peut jeter l'aube à la nuit.
L'amer silence écume aux deux coins de sa bouche;
Rien ne fait tressaillir sa surdité farouche;
Elle a l'air de trouver le soleil ennuyeux;
Une sorte d'effroi féroce est dans ses yeux.
Des femmes cependant, hors des vertes allées,
Douce têtes, des fleurs du printemps étoilées,
Charmantes, laissant pendre au bras de quelque amant
Leur main exquise et blanche où brille un diamant,
Accourent. Oh! l'infâme! on la tient! quelle joie!
Et du manche sculpté d'une ombrelle de soie,
Frais et rians bourreaux du noir monstre inclément,
Elles fouillent sa plaie avec rage et gaïment.
Je plains la misérable; elles, je les réproûve.
Les chiennes font horreur venant mordre la louve.



XI

*Il dit à l'officier : Permettez-vous que j'aie
Rapporter cette montre à ma mère chez nous ?
— Tu veux t'enfuir ? — Je vais revenir. — Ces voyous
Ont peur ! Où loges-tu ? — Là, près de la fontaine.
Et je vais revenir, monsieur le capitaine.*



XI

Sur une barricade, au milieu des pavés
Souillés d'un sang coupable et d'un sang pur lavés,
Un enfant de douze ans est pris avec des hommes.
— Es-tu de ceux-là, toi? — L'enfant dit : Nous en sommes.
— C'est bon, dit l'officier, on va te fusiller.
Attends ton tour. — L'enfant voit des éclairs briller,
Et tous ses compagnons tomber sous la muraille.
Il dit à l'officier : — Permettez-vous que j'aie
Rapporter cette montre à ma mère chez nous?
— Tu veux t'enfuir? — Je vais revenir. — Ces voyous

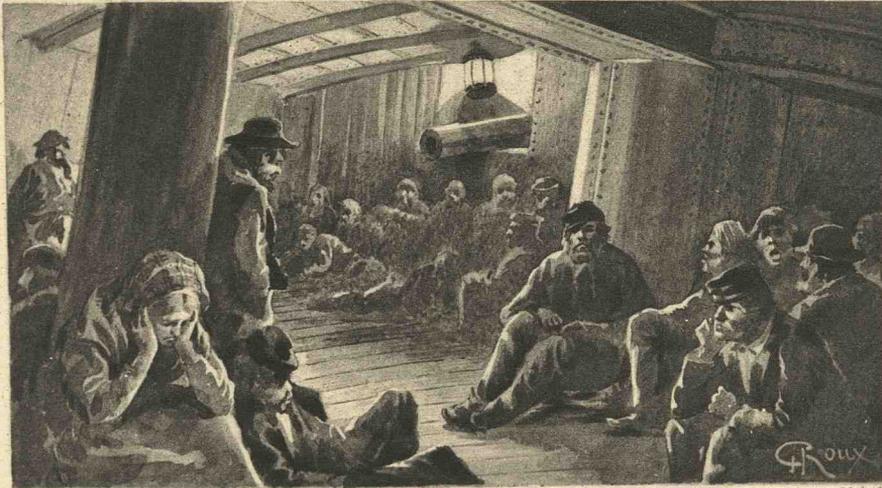
Et tu serais de ceux qui, sous le ciel serein,
S'ils passent près du puits ombragé par le saule,
Font que la jeune fille ayant sur son épaule
L'urne où s'abreuveront les buffles haletants,
Pensive, se retourne et regarde longtemps.

O blé que le destin fauche avant qu'il soit mûr!
O peuple!

On les amène au pied de l'affreux mur.
C'est bien. Ils ont été battus du vent contraire.
L'homme dit au soldat qui l'ajuste : Adieu, frère.
La femme dit : — Mon homme est tué. C'est assez.
Je ne sais s'il eut tort ou raison, mais je sais
Que nous avons traîné le malheur côte à côte;
Il fut mon compagnon de chaîne; si l'on m'ôte
Cet homme, je n'ai plus besoin de vivre. Ainsi
Puisqu'il est mort, il faut que je meure. Merci. —
Et dans les carrefours les cadavres s'entassent.
Dans un noir peloton vingt jeunes filles passent;
Elles chantent; leur grâce et leur calme innocent
Inquiètent la foule effarée; un passant
Tremble. — Où donc allez-vous? dit-il à la plus belle.
Parlez. — Je crois qu'on va nous fusiller, dit-elle.
Un bruit lugubre emplit la caserne Lobau;
C'est le tonnerre ouvrant et fermant le tombéau.
Là des tas d'hommes sont mitraillés; nul ne pleure;
Il semble que leur mort à peine les effleure,
Qu'ils ont hâte de fuir un monde âpre, incomplet,
Triste, et que cette mise en liberté leur plaît.
Nul ne bronche. On adosse à la même muraille
Le petit-fils avec l'aïeul, et l'aïeul raille,
Et l'enfant blond et frais s'écrie en riant : Feu!

Ce rire, ce dédain tragique, est un aveu.

Hélas! faisons aimer la vie aux misérables.
Sinon, pas d'équilibre. Ordre vrai, lois durables,
Fortes mœurs, paix charmante et virile pourtant,
Tout, vous trouverez tout dans le pauvre content.
La nuit est une énigme ayant pour mot l'étoile.
Cherchons. Le fond du cœur des souffrants se dévoile.
Le sphinx, resté masqué, montre sa nudité.
Ténébreux d'un côté, clair de l'autre côté,
Le noir problème entr'ouvre à demi la fenêtre
Par où le flamboiement de l'abîme pénètre.
Songeons, puisque sur eux le suaire est jeté,
Et comprenons. Je dis que la société
N'est point à l'aise ayant sur elle ces fantômes,
Que leur rire est terrible entre tous les symptômes,
Et qu'il faut trembler, tant qu'on n'aura pu guérir
Cette facilité sinistre de mourir.



George Roux inv.

M. hél.

XIII

A CEUX QU'ON FOULE AUX PIEDS

Oh! je suis avec vous! j'ai cette sombre joie.
Ceux qu'on accable, ceux qu'on frappe et qu'on foudroie
M'attirent; je me sens leur frère; je défends
Terrassés ceux que j'ai combattus triomphants;
Je veux, car ce qui fait la nuit sur tous m'éclaire,
Oublier leur injure, oublier leur colère,
Et de quels noms de haine ils m'appelaient entre eux.
Je n'ai plus d'ennemis quand ils sont malheureux.

L'eau gronde, et l'on ne voit, parmi ces bruits funèbres,
Qu'un canon allongeant son cou dans les ténèbres.
Je retombe en ce deuil qui jadis m'étouffait.
Personne n'est méchant, et que de mal on fait!

Combien d'êtres humains frissonnent à cette heure,
Sur la mer qui sanglote et sous le ciel qui pleure,
Devant l'escarpement hideux de l'inconnu!
Être jeté là, triste, inquiet, tremblant, nu,
Chiffre quelconque au fond d'une foule livide,
Dans la brume, l'orage et les flots, dans le vide,
Pêle-mêle et tout seul, sans espoir, sans secours,
Ayant au cœur le fil brisé de ses amours!
Dire : — Où suis-je? On s'en va. Tout pâlit, tout se creuse,
Tout meurt. Qu'est-ce que c'est que cette fuite affreuse?
La terre disparaît, le monde disparaît.
Toute l'immensité devient une forêt.
Je suis de la nuée et de la cendre. On passe.
Personne ne va plus penser à moi. L'espace!
Le gouffre! Où sont-ils ceux près de qui je dormais! —
Se sentir oublié dans la nuit pour jamais!
Devenir pour soi-même une espèce de songe!
Oh! combien d'innocents, sous quelque vil mensonge
Et sous le châtimeut féroce, stupéfaits!
— Quoi disent-ils, ce ciel où je me réchauffais,
Je ne le verrai plus! on me prend la patrie!
Rendez-moi mon foyer, mon champ, mon industrie,
Ma femme, mes enfants! rendez-moi la clarté!
Qu'ai-je donc fait pour être ainsi précipité

Ouvrir à deux battants la porte de l'abîme,
 Y pousser au hasard l'innocence et le crime,
 Tout, le mal et le bien, confusément puni,
 Refermer l'océan et dire : C'est fini!
 Être des hommes froids qui jamais ne s'émoussent,
 Qui n'attendrissent point leur justice, et qui poussent,
 L'impartialité jusqu'à tout châtier!
 Pour le guérir, couper le membre tout entier!
 Quoi! pour expédient prendre la mer profonde!
 Au lieu d'être ceux-là par qui l'ordre se fonde,
 Jeter au gouffre en tas les faits, les questions,
 Les deuils que nous pleurions et que nous attestions,
 La vérité, l'erreur, les hommes téméraires,
 Les femmes qui suivaient leurs maris ou leurs frères,
 L'enfant qui remua follement le pavé,
 Et faire signe aux vents, et croire tout sauvé
 Parce que sur nos maux, nos pleurs, nos inclémences,
 On a fait travailler ces balayeurs immenses!

Eh bien, que voulez-vous que je vous dise, moi!
 Vous avez tort. J'entends les cris, je vois l'effroi,
 L'horreur, le sang, la mer, les fosses, les mitrailles,
 Je blâme. Est-ce ma faute enfin? j'ai des entrailles.
 Éternel Dieu! c'est donc au mal que nous allons?
 Ah! pourquoi déchaîner de si durs aquilons
 Sur tant d'aveuglements et sur tant d'indigences?
 Je frémis.

Sans compter que toutes ces vengeances,

C'est l'avenir qu'on rend d'avance furieux !
Travailler pour le pire en faisant pour le mieux,
Finir tout de façon qu'un jour tout recommence,
Nous appelons sagesse, hélas ! cette démente.
Flux, reflux. La souffrance et la haine sont sœurs.
Les opprimés refont plus tard des oppresseurs.

Oh ! dussé-je, coupable aussi moi d'innocence,
Reprendre l'habitude austère de l'absence,
Dût se refermer l'âpre et morne isolement,
Dussent les cieux, que l'aube a blanchis un moment,
Redevenir sur moi dans l'ombre inexorables,
Que du moins un ami vous reste, ô misérables !
Que du moins il vous reste une voix ! que du moins
Vous nous ayez, la nuit et moi, pour vos témoins !
Le droit meurt, l'espoir tombe, et la prudence est folle.
Il ne sera pas dit que pas une parole
N'a, devant cette éclipse affreuse, protesté.
Je suis le compagnon de la calamité.
Je veux être, — je prends cette part, la meilleure, —
Celui qui n'a jamais fait le mal, et qui pleure ;
L'homme des accablés et des abandonnés.
Volontairement j'entre en votre enfer, damnés.
Vos chefs vous égaraient, je l'ai dit à l'histoire ;
Certes, je n'aurais pas été de la victoire,
Mais je suis de la chute ; et je viens, grave et seul,
Non vers votre drapeau, mais vers votre linceul.
Je m'ouvre votre tombe.

Malheur! malheur! malheur à ceux qui font des veuves!
Malheur quand le carnage affreux rougit les fleuves,
Et quand, souillant leur lit d'un flot torrentiel,
Le sang de l'homme coule où coule l'eau du ciel!
Devant un homme mort un double effroi me navre.
J'ai pitié du tueur autant que du cadavre.
Le mort tient le vivant dans sa rigide main.
Le meurtrier prendra n'importe quel chemin,
Il peut chasser ce mort, et le chasser encore,
L'enfouir dans la nuit, le noyer dans l'aurore,
Le jeter à la mer, le perdre, et, plein d'ennui,
Mettre une épaisseur d'ombre entre son crime et lui;
Toujours il reverra ce spectre insubmersible.

★

De l'arc tendu là-haut nous sommes tous la cible;
Sa flèche tour à tour nous vise; le vainqueur
L'a dans l'esprit avant de l'avoir dans le cœur;
Il craint l'événement dont il est le ministre;
Il sent dans le lointain sourdre une heure sinistre;
Il sent que lui non plus, même en hâtant le pas,
A sa propre victoire il n'échappera pas.
Un jour, à son tour, pris par le piège des choses,
Tremblant du résultat dont il construit les causes,
Il fuira, demandant un asile, un appui,

Un abri. — Non! diront ses amis d'aujourd'hui,
Non! Va-t'en! — C'est pourquoi je tiens ma porte ouverte.

★

Le penseur en songeant fait une découverte :
Personne n'est coupable.

Un si noir dénoûment
Laisse au fond de son gouffre entrevoir l'élément.
Le futur siècle gronde et s'enfle en d'âpres cuves
Comme la lave écume aux bouches des vésuves.
Qui donc dans ce chaos travaillait? Je ne sai.
Des foudres ont rugi, des aigles ont passé;
Tout ce que nous voyons s'est fait entre les serres
Des fléaux inconnus, hideux et nécessaires;
Ils se sont rués comme une troupe d'oiseaux;
Le sang profond du cœur, la moelle des os,
Tout l'homme a tressailli dans l'homme, à la venue
Du sombre essaim des faits nouveaux fendant la nue;
Et dans l'inattendu s'abattant sur nos fronts
Nous avons reconnu le mal dont nous souffrons;
Alors les appétits des foules redoutables
Se sont mis à mugir au fond de leurs étables,
Et nous avons senti que l'appétit enfin
A tort s'il est l'envie et droit s'il est la faim.

La lumière un moment s'est toute évanouie.
Qu'est-ce que c'était donc que cette heure inouïe?
Là des chocs furieux, là des venins subtils.
Pourquoi ces vents ont-ils soufflé? d'où viennent-ils?
Pourquoi ces bees de flamme écrasant ces couvées?
Pourquoi ces profondeurs brusquement soulevées?
On a fait des forfaits dont on est innocent.
Les révolutions parfois versent le sang,
Et, quand leur volonté de vaincre se déchaîne,
Leur formidable amour ressemble à de la haine.
Maintenons, maintenons les principes sacrés;
Mais quand par l'aquilon les cœurs sont égarés,
Quand il souffle sur nous comme sur de la cendre,
Au fond du noir problème il faut savoir descendre;
L'homme subit, le gouffre agit; les ouragans
Sont les seuls scélérats et sont les seuls brigands.
Envoyez la tempête et la trombe à Cayenne!
Non, notre âme n'est pas tout à coup une hyène,
Non, nous ne sommes pas brusquement des bandits;
Non, je n'accuse point l'homme faible, et je dis
Que la fureur du vent fatal qui nous emmène
Peut t'arracher ton ancre, ô conscience humaine!
L'homme qu'hier la mer sauvage secouait,
Répond-il de ce flot dont il fut le jouet?
Peut-il être à la fois le vautour et la proie?
Bien qu'ayant confiance en ce qui nous foudroie,
Bien que pour l'inconnu je me sente clément,
Je le dis, l'accusé pour moi, c'est l'élément.
L'élément, dur moteur que rien ne déconcerte.

★

Mais faut-il donc trembler devant l'avenir? Certe,
Il faut songer. Trembler, non pas. Sachez ceci.
Ce rideau du destin par l'énigme épaissi,
Cet océan difforme où flotte l'âme humaine,
La vaste obscurité de tout le phénomène,
Ce monde en mal d'enfant ébauchant le chaos,
Ces idéals ayant des profils de fléaux,
Ces émeutes manquant toujours la délivrance,
Toute cette épouvante, oui, c'est de l'espérance.
Le matin glacial consterne l'horizon;
Parfois le jour commence avec un tel frisson
Que le soleil levant semble une attaque obscure.
La branche offre la fleur au prix de la piqure.
Par un sentier d'angoisse aux bleus sommets j'irai.
La vie ouvrant de force un ventre déchiré,
A pour commencement une auguste souffrance.

L'onde de l'inconnu n'a qu'une transparence
Livide, où la clarté ne vient que par degrés;
Ce qu'elle montre flotte en plis démesurés.
La dilatation de la forme et du nombre
Étonne, et c'est hideux d'apercevoir dans l'ombre
Aujourd'hui ce qui doit n'être vu que demain.



E. Baugnies inv.

M. hél.

XVII

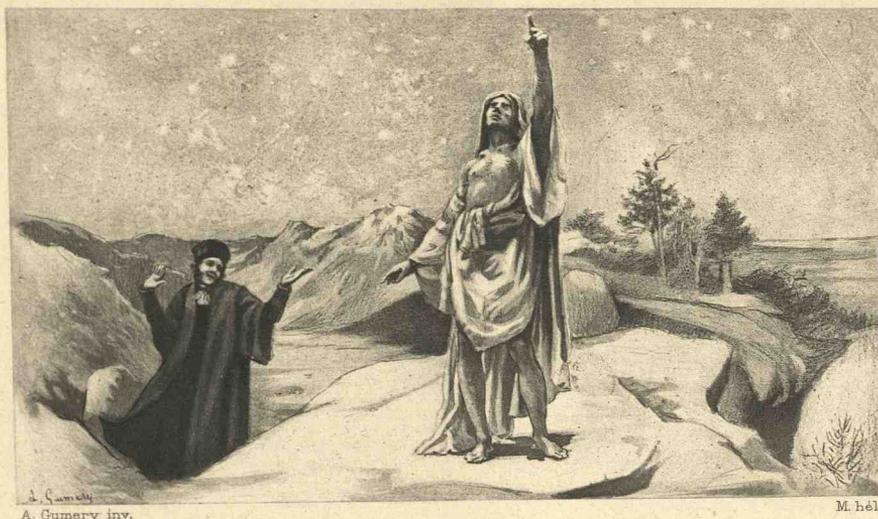
Il y avait dans les esprits une véritable exagération de la valeur, des facultés, de l'importance de la garde nationale... Mon Dieu, vous avez vu le képi de M. Victor Hugo qui symbolisait cette situation.

(LE GÉNÉRAL TROCHU à l'Assemblée nationale. — 14 juin 1871.)

Participe passé du verbe Tropchoir, homme
De toutes les vertus sans nombre dont la somme
Est zéro, soldat brave, honnête, pieux, nul,
Bon canon, mais ayant un peu trop de recul,
Preux et chrétien, tenant cette double promesse,
Capable de servir ton pays et la messe,

Vois, je te rends justice; eh bien, que me veux-tu?
Tu fais sur moi, d'un style obtus, quoique pointu,
Un retour offensif qu'eût mérité la Prusse.
Dans ce siège allemand et dans cet hiver russe,
Je n'étais, j'en conviens, qu'un vieillard désarmé,
Heureux d'être en Paris avec tous enfermé,
Profitant quelquefois d'une nuit de mitraille
Et d'ombre, pour monter sur la grande muraille,
Pouvant dire Présent, mais non pas Combattant,
Bon à rien; je n'ai pas capitulé pourtant.
Tes lauriers dans ta main se changent en orties.
Quoi donc, c'est contre moi que tu fais des sorties!
Nous t'en trouvions avare en ce siège mauvais.
Eh bien, nous avons tort; tu me les réservais.
Toi qui n'as point franchi la Marne et sa presque-île,
Tu m'attaques. Pourquoi? je te laissais tranquille.
D'où vient que ma coiffure en drap bleu te déplaît?
Qu'est-ce que mon képi fait à ton chapelet?

Quoi! tu n'es pas content! cinq longs mois nous subîmes
Le froid, la faim, l'approche obscure des abîmes,
Sans te gêner, unis, confiants, frémissants!
Si tu te crois un grand général, j'y consens;
Mais quand il faut courir au gouffre, aller au large,
Pousser toute une armée au feu, sonner la charge,
J'aime mieux un petit tambour comme Barra.
Songe à Garibaldi qui vint de Caprera,
Songe à Kléber au Caire, à Manin dans Venise,
Et calme-toi. Paris formidable agonise



I

LES DEUX VOIX

LA VOIX SAGE.

Toute la politique est un expédient.
Que fais-tu? Quoi! tu vas, niant, répudiant,
Blâmant toute action en dehors des principes.
Prends garde. En efforts vains et nuls tu te dissipes.
C'est moi qui guide l'homme errant dans la forêt.
J'ai pour nom la Raison, pour prénom l'Intérêt,

L'ordre et la monarchie encor presque inédite;
Tu refuses d'entrer dans cette commandite!
C'est absurde. On s'indigne, on a raison. D'ailleurs
Jeunes, vieux, grands, petits, les pires, les meilleurs,
Ont tous la même loi, se rendre à l'évidence.
Toujours un peu de droit dans le fait se condense;
Le mal contient un peu de bien, qu'il faut chercher.
Si Torquemada règne, on se chauffe au bûcher.
La politique est l'art de faire avec la fange,
Le fiel, l'abaissement qu'en modestie on change,
La bassesse dès grands, l'insolence des nains,
Les fautes, les erreurs, les crimes, les venins,
Le oui, le non, le blanc, le noir, Genève et Rome,
Un breuvage que puisse avaler l'honnête homme.
Les principes n'ont pas grand'chose à faire là.
Ils rayonnent; c'est bien; Morus les contempla;
Saluons-les; tout astre a droit à ce péage;
Et couvrons-les parfois de quelque bon nuage.
Ils sont là-haut, pourquoi s'en servir ici-bas?
Laissons-les dans leur sphère; et nous, pour nos débats
Où se dépense en vain tant de force avortée,
Prenons une clarté mieux à notre portée :
L'expédient. Turgot a tort, vive Terray!
Je cherche le réel, toi tu cherches le vrai.
On vit par le réel, par le vrai l'on se brise;
Le réel craint le vrai. Reconnais ta méprise.
Le devoir c'est l'emploi des faits. Tu l'as mal lu.
Au lieu du relatif, tu choisis l'absolu.
Un homme qui, voulant y voir clair pour descendre

Mais elles ont besoin, dans leur sérénité,
Que l'univers guidé leur rende témoignage,
Et que, renouvelé sur terre d'âge en âge,
Un homme, rassurant ses frères condamnés,
Crie à travers la nuit : Astres, vous rayonnez !
Car rien ne serait plus effrayant que le crime,
La vertu, le rayon, l'ombre, égaux dans l'abîme ;
Rien n'accuserait Dieu plus que de la clarté
Perdue, éparse au fond des cieux sans volonté ;
Et rien ne prouverait là-haut plus de démençe
Que l'inutilité de la lumière immense.
C'est pourquoi la justice est bonne, et l'astre est bon.
Dans vingt pays affreux, Soudan, Darfour, Gabon,
L'homme fut pris, lié, traîné, vendu de force,
Jusqu'au lever d'un astre appelé Wilberforce.
Être juste, au hasard, dût-on être martyr,
Et laisser hors de soi la justice sortir,
C'est le rayonnement véritable de l'homme.
En quelque lieu qu'un acte inique se consomme,
Quel que soit le moment où le mal se construit,
Il faut qu'une voix parle, il faut que dans la nuit
On voie une lueur tout à coup apparaître.
Au ciel ce dieu, le Vrai ; sur la terre ce prêtre,
Le Juste. Ce sont là les deux besoins. Il faut
Contredire le vent et résister au flot.
L'équité monte et plane et n'a pas d'autre règle.
Qui donc prend pour logis le haut du mont Blanc ? l'aigle.

Est-ce donc qu'on ne peut sortir de l'empereur ?
César traître est chassé par César en fureur ;
Je tiens peu, si l'un vient, à ce que l'autre parte,
Si l'on gagne Guillaume en perdant Bonaparte,
Et si, prenant son vol à l'heure où l'autre fuit,
L'oiseau de proie arrive après l'oiseau de nuit.
Deuil ! honte ! Est-ce fini ? Non, cela recommence.
La tempête reprend avec plus d'inclémence ;
Et les événements deviennent monstrueux.
Lequel des deux serpents est le plus tortueux ?
Lequel des deux dragons fait la plus fauve entrée ?
Et lequel est Thyeste ? et lequel est Atrée ?
L'invasion s'en va, le fratricide suit.
La victoire devant la conscience fuit
Et se cache, de peur que le ciel ne la voie.
L'énigme qu'il faudrait sonder, on la foudroie.
Mais que voulez-vous donc, sages pareils aux fous,
Que l'avenir devienne et qu'il fasse de vous,
Si vous ne lui montrez que haine, et si vous n'êtes
Bons qu'à le recevoir à coups de bayonnettes ?
L'utopie est livrée au juge martial.
La faim, la pauvreté, l'obscur loup social
Mordant avec le pain la main qui le présente,
L'ignorance féroce, idiote, innocente,
Les misérables noirs, sinistrement moqueurs,
Et la nuit des esprits d'où naît la nuit des cœurs,
Tout est là devant nous, douleurs, familles blêmes ;
Et nous avons recours, contre tous ces problèmes,
Au sombre apaisement que sait faire la mort.



E. Baugnies inv.

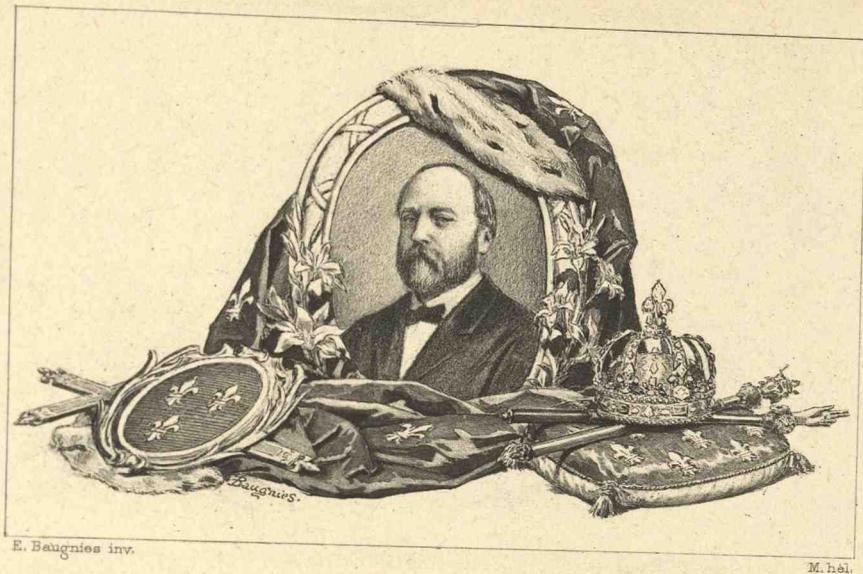
M. héli

III

L'AVENIR

Polynice, Étéocle, Abel, Caïn ! ô frères !
Vieille querelle humaine ! échafauds ! lois agraires !
Batailles ! ô drapeaux, ô linceuls ! noirs lambeaux !
Ouverture hâtive et sombre des tombeaux !
Dieu puissant ! quand la mort sera-t-elle tuée ?
O sainte paix !

Caton jetait un nègre esclave à la lamproie,
Michel-Ange, amoureux de l'or, homme de proie,
Vivait sous le bâton des papes, lui romain,
Et leur tendait le dos en leur tendant la main;
Dans l'œil de Dante errant la cupidité brille;
Molière était un peu le mari de sa fille;
Voltaire était avare et Diderot vénal;
Devant le genre humain, orageux tribunal,
Pas un homme qu'on n'ait puni de son génie;
Pas un qu'on n'ait cloué sur une calomnie;
Pas un, des temps anciens comme de maintenant,
Qui sur le Golgotha de la gloire saignant,
Une auréole au front, ne pende à la croix vile;
Et les uns ont Caïphe et les autres Zoïle.



VIII

A HENRI V

J'étais adolescent quand vous étiez enfant ;
J'ai sur votre berceau fragile et triomphant
Chanté mon chant d'aurore ; et le vent de l'abîme
Depuis nous a jetés chacun sur une cime,
Car le malheur, lieu sombre où le sort nous admet,
Étant battu de coups de foudre, est un sommet.
Le gouffre est entre nous comme entre les deux pôles.
Vous avez le manteau de roi sur les épaules

Et dans la main le sceptre, éblouissant jadis ;
Moi j'ai des cheveux blancs au front, et je vous dis :
C'est bien. L'homme est viril et fort qui se décide
A changer sa fin triste en un fier suicide ;
Qui sait tout abdiquer, hormis son vieil honneur ;
Qui cherche l'ombre ainsi qu'Hamlet dans Elsenour,
Et qui, se sentant grand surtout comme fantôme,
Ne vend pas son drapeau même au prix d'un royaume.
Le lys ne peut cesser d'être blanc. Il est bon,
Certes, de demeurer Capet, étant Bourbon ;
Vous avez raison d'être honnête homme. L'histoire
Est une région de chute et de victoire
Où plus d'un vient ramper, où plus d'un vient sombrer.
Mieux vaut en bien sortir, prince, qu'y mal entrer.



E. Baugnies inv.

M. hél.

IX

LES PAMPHLÉTAIRES D'ÉGLISE

★

Ils nous apportent Dieu dans une diatribe.
Ils sont le prêtre, ils sont le réître, ils sont le scribe.
Regardez écumer leur prose de bedeau.
Chacun d'eux mêle un cri d'orfraie à son credo,
Souligne avec l'estoc sa prière, et ponctue
Ses oremus avec une balle qui tue.

Voyez, leur chair est faible et leur esprit est prompt.
Ils jettent au hasard et devant eux l'affront
Comme le goupillon jette de l'eau bénite.
La faux sombre à leur gré ne va pas assez vite;
On les entend crier au bourreau : Fainéant !
La mort leur semble avoir besoin d'un suppléant.
Ne pourrait-on trouver quelqu'un qui ressuscite
Besme et fasse sortir Laffemas du Cocyte ?
Où donc est Trestaillon, instrumentum regni ?
Où sont les bons chrétiens qui hachaient Coligny ?
Puisque décidément quatrevingt-neuf abuse,
Rendez-nous le roi Charle avec son arquebuse,
Et Montrével, le fauve et rude compagnon.
Où sont les portefaix utiles d'Avignon
Qui traînaient Brune mort le long du quai du Rhône ?
Où sont ces grands bouchers de l'autel et du trône,
Dont le front au soleil des Cévennes suait,
Que conduisait Bâville et qu'aimait Bossuet ?
Certe, on fait ce qu'on peut avec les mitrailleuses,
Mais le bourgeois incline aux douceurs périlleuses,
Il en arrive presque à blâmer Galiffet.
Le sang finit par faire aux crétins de l'effet,
Et l'attendrissement a gagné ce bipède.
Quel besoin on aurait d'un président d'Oppède !
Comme un Laubardemont serait le bienvenu !
L'arc-en-ciel de la paix, c'est un grand sabre nu.
Sans le glaive, après tout le meilleur somnifère,
Nulle société ne se tire d'affaire,
Et c'est un dogme auquel on doit s'habituer

Et ces pieds ténébreux marchent sur l'immortelle!
 Elle est perverse, absurde et folle! et chacun d'eux
 Sur ce malheur sacré crache un rire hideux.
 Or sachez-le, vous tous, toi vil bouffon, toi cuistre,
 Mal parler de sa mère est un effort sinistre,
 C'est un crime essayé qui fait frémir le ciel,
 O monstres, c'est payer son lait avec du fiel.
 C'est gangrener sa plaie, envenimer ses fièvres,
 Et c'est le parricide, enfin, du bout des lèvres!

Mais quand donc ceux qui font le mal seront-ils las?
 Une minute peut blesser un siècle, hélas!
 Je plains ces hommes d'être attendus par l'histoire.

Comme elle frémira la grande muse noire,
 Et comme elle sera stupéfaite de voir
 Qu'on cloue au pilori ceux qui font leur devoir,
 Que le peuple est toujours pâture, proie et cible,
 Que la tuerie en masse est encore possible,
 Et qu'en ce siècle, après Locke et Voltaire, ont pu
 Reparaître, dans l'air tout à coup corrompu,
 Les Fréron, les Sanchez, les Montluc, les Tavannes,
 Plus nombreux que les fleurs dans l'herbe des savanes.

Peuple, tu resteras géant malgré ces nains.
 France, un jour sur le Rhin et sur les Apennins,
 Ayant sous le sourcil l'éclair de Prométhée,
 Tu te redresseras, grande ressuscitée!
 Tu surgiras; ton front jettera les frayeurs,

L'épouvante et l'aurore à tes noirs fossoyeurs ;
Tu crieras : Liberté ! Paix ! Clémence ! Espérance !
Eschyle dans Athènes et Dante dans Florence
S'accouderont au bord du tombeau, réveillés,
Et te regardant, fiers, joyeux, les yeux mouillés,
Croiront voir l'un la Grèce et l'autre l'Italie.
Tu diras : Me voici ! j'apaise et je délie !
Tous les hommes sont l'Homme ! un seul peuple ! un seul Dieu !
Ah ! par toute la terre, ô patrie, en tout lieu,
Des mains se dresseront vers toi ; nulle couleuvre,
Nulle hydre, nul démon ne peut empêcher l'œuvre ;
Nous n'avons pas encor fini d'être français ;
Le monde attend la suite et veut d'autres essais ;
Nous entendrons encor des ruptures de chaînes,
Et nous verrons encor frissonner les grands chênes !

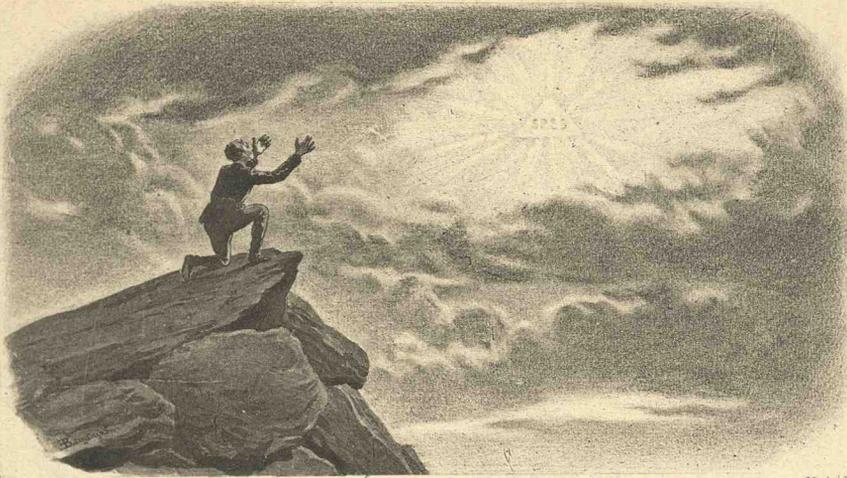
Moi-même un jour, après la mort, je connaîtrai
Mon destin que j'ignore,
Et je me pencherai sur vous, tout pénétré
De mystère et d'aurore.

Je saurai le secret de l'exil, du linceul
Jeté sur votre enfance,
Et pourquoi la justice et la douceur d'un seul
Semble à tous une offense.

Je comprendrai pourquoi, tandis que vous chantiez,
Dans mes branches funèbres,
Moi qui pour tous les maux veux toutes les pitiés,
J'avais tant de ténèbres.

Je saurai pourquoi l'ombre implacable est sur moi,
Pourquoi tant d'hécatombes,
Pourquoi l'hiver sans fin m'enveloppe, pourquoi
Je m'accrois sur des tombes ;

Pourquoi tant de combats, de larmes, de regrets,
Et tant de tristes choses ;
Et pourquoi Dieu voulut que je fusse un cyprès
Quand vous étiez des roses.



E. Baugnies inv.

M. hél.

XII

★

Terre et cieux! si le mal régnait, si tout n'était
Qu'un dur labeur suivi d'un infâme protêt,
Si le passé devait revenir, si l'eau noire,
Vomie, était rendue à l'homme pour la boire,
Si la nuit pouvait faire un affront à l'azur,
Si rien n'était fidèle et si rien n'était sûr,
Dieu devrait se cacher de honte, la nature
Ne serait qu'une lâche et lugubre imposture,

Les constellations resplendiraient en vain !
Que l'empyrée abrite un scélérat divin,
Que derrière le voile étoilé de l'abîme
Il se cache quelqu'un qui prémédite un crime,
Que l'homme donnant tout, ses jours, ses pleurs, son sang,
Soit l'auguste jouet d'un lâche Tout-Puissant,
Que l'avenir soit fait de méchanceté noire,
C'est ce que pour ma part je refuse de croire.
Non, ce ne serait pas la peine que les vents
Remuassent le flot orageux des vivants,
Que le matin sortît des mers, semant des pluies
De diamants aux fleurs vaguement éblouies,
Et que l'oiseau chantât, et que le monde fût,
Si le destin n'était qu'un chasseur à l'affût,
Si tout l'effort de l'homme enfantait la chimère,
Si l'ombre était sa fille et la cendre sa mère,
S'il ramait nuit et jour, voulant, saignant, créant,
Pour une épouvantable arrivée au néant !
Non, je ne consens pas à cette banqueroute.
Zéro somme de tout ! rien au bout de la route !
Non, l'Infini n'est point capable de cela.
Quoi, pour berceau Charybde et pour tombeau Scylla !
Non, Paris, grand lutteur, France, grande vedette,
En faisant ton devoir, tu fais à Dieu sa dette.
Debout ! combats !

Je sais que Dieu semble incertain
Vu par la claire-voie affreuse du destin.
Ce Dieu, je le redis, a souvent dans les âges

ÉPILOGUE

Tout s'en va pêle-mêle à ton choc frénétique.
Voici le vieux missel, voici le code antique.
L'échafaud dans un pli de ta vague a passé.
Ne touche pas au roi! Ciel! il est renversé.
Et ces hommes sacrés! je les vois disparaître.
Arrête! c'est le juge. Arrête! c'est le prêtre.
Dieu t'a dit : Ne va pas plus loin, ô flot amer!
Mais quoi! tu m'engloutis! au secours, Dieu! la mer
Désobéit! la mer envahit mon refuge!

LE FLOT

Tu me crois la marée et je suis le déluge.



NOTE I

Outre quelques noms propres retranchés, voici quels étaient les vers ajournés, ou remplacés par des lignes de points, dans les premières éditions :

AVRIL. — VI. — La pièce TALION, tout entière.

JUIN. — I. —

.....
Je déclarai qu'on peut tout calmer par degrés;
Que des assassinats ne sont point réparés
Par un crime nouveau que sur l'autre on enfonce;
Qu'on ne fait pas au meurtre une bonne réponse
En mitraillant des tas de femmes et d'enfants;
Que changer en bourreaux des soldats triomphants,
C'est leur faire une gloire où la honte surnage;.....

JUIN. — XII. — LES FUSILLÉS.

C'est pour cela qu'ils ont brûlé vos Tuileries!

NOTE II

Quelques-unes des pièces de *l'Année Terrible* ont été publiées dans le journal *le Rappel*, au fur et à mesure des événements, sous l'empire, pendant

la guerre de Prusse et pendant la Commune. C'est pourquoi on les retrouvera dans le volume *Actes et paroles. Depuis l'exil.*

Ce sont les pièces :

LES 7,500,000 OUI,
DANS LE CIRQUE,
UN CRI,
PAS DE REPRÉSAILLES,
LES DEUX TROPHÉES.

NOTE III

Il n'y a qu'un petit nombre de pièces de *l'Année Terrible* qui portent leur date dans la première édition.

Voici les dates manquantes, d'après le manuscrit original :

SEDAN. — *Vianden, 5 juillet.*

CHOIX ENTRE LES DEUX NATIONS. — *2 janvier.*

PARIS BLOQUÉ. — *Paris, novembre, 1870.*

J'étais le vieux rôdeur... — *Paris, octobre 1870.*

BANCROFT. — *Paris, janvier 1871.*

Je ne sais si je vais sembler étrange... — *Paris, 16 novembre.*

Qu'on ne s'y trompe pas... — *Paris, 17 novembre.*

A L'ÉVÊQUE QUI M'APPELLE ATHÉE. — *27 juillet.*

LES FORTS. — *20 novembre 1870.*

Sachez-le, puisqu'il faut, teutons, qu'on vous l'apprenne... — *Paris assiégé, 8 janvier 1871.*

LETTRE A UNE FEMME. — *Paris, 10 janvier.*

Non! non! non! Quoi! ce roi de Prusse suffirait!... — *Paris, janvier 1871.*

LE PIGEON. — *Paris, janvier 1871.*

TABLE

	Pages.
AVERTISSEMENT.	1
DÉDICACE.	3

PROLOGUE

LES 7,500,000 OUI.	7
----------------------------	---

L'ANNÉE TERRIBLE

J'entreprends de conter l'année épouvantable.	19
---	----

AOÛT (1870)

SEDAN.	23
----------------	----

SEPTEMBRE

I. CHOIX ENTRE LES DEUX NATIONS.	37
II. A PRINCE, PRINCE ET DEMI	41
III. DIGNES L'UN DE L'AUTRE.	47
IV. PARIS BLOQUÉ	49
V. A PETITE JEANNE.	51

OCTOBRE

	Pages.
I. J'étais le vieux rôdeur sauvage de la mer.	57
II. Et voilà donc les jours tragiques revenus!	61
III. Sept. Le chiffre du mal. Le nombre où Dieu ramène. . .	65

NOVEMBRE

I. DU HAUT DE LA MURAILLE DE PARIS.	71
II. PARIS DIFFAMÉ A BERLIN.	73
III. A TOUS CES PRINCES.	75
IV. BANCROFT.	79
V. EN VOYANT FLOTTER SUR LA SEINE DES CADAVRES PRUSSIENS.	81
VI. Prêcher la guerre après avoir plaidé la paix!	83
VII. Je ne sais si je vais sembler étrange à ceux.	84
VIII. Qu'on ne s'y trompe pas, je n'ai jamais caché.	88
IX. A L'ÉVÊQUE QUI M'APPELLE ATHÉE.	89
X. A L'ENFANT MALADE PENDANT LE SIÈGE.	95

DÉCEMBRE

I. Ah! c'est un rêve! non! nous n'y consentons point. . . .	99
II. Vision sombre! un peuple en assassine un autre.	101
III. LE MESSAGE DE GRANT.	103
IV. AU CANON LE V. H.	107
V. PROUESSES BORUSSES.	111
VI. LES FORTS.	115
VII. A LA FRANCE.	119
VIII. NOS MORTS.	121
IX. A QUI LA VICTOIRE DÉFINITIVE?	123

	Pages.
XI. Sur une barricade, au milieu des pavés.	317
XII. LES FUSILLÉS.	321
XIII. A CEUX QU'ON FOULE AUX PIEDS.	327
XIV. A VIANDEN.	335
XV. Toujours le même fait se répète; il le faut.	339
XVI. Je ne veux condamner personne, ô sombre histoire.	341
XVII. Participe passé du verbe Tropchoir, homme.	347
XVIII. LES INNOCENTS.	351

JUILLET

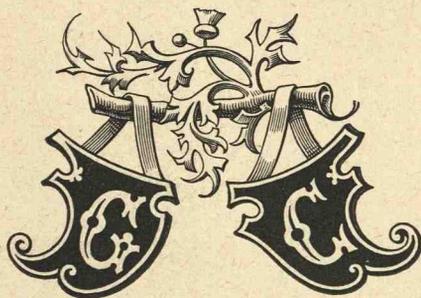
I. LES DEUX VOIX.	355
II. FLUX ET REFLUX.	363
III. L'AVENIR.	367
IV. LES CRUCIFIÉS.	371
V. FALKENFELS.	373
VI. LES INSULTEURS.	377
VII. LE PROCÈS A LA RÉVOLUTION.	379
VIII. A HENRI V.	381
IX. LES PAMPHLÉTAIRES D'ÉGLISE.	383
X. O Charles, je te sens près de moi. Doux martyr.	391
XI. De tout ceci, du gouffre obscur, du fatal sort.	395
XII. Terre et cieux! si le mal régnait, si tout n'était.	403

ÉPILOGUE

DANS L'OMBRE.	411
NOTES.	415



ACHEVÉ D'IMPRIMER
A PARIS
SUR LES PRESSES DE M. GEORGES CHAMEROT



LE QUINZE MAI M DCCC LXXXVIII

VERIFICAT
1987

VERIFICAT
2007

VERIFICAT
2017